

# SI DE GAULLE était au pouvoir

## LE CHANTAGE DE CÉSAR

**C**A n'a pas trainé. Celui qui se croit déjà le dictateur parle en maître. Il donne insolemment à la représentation nationale l'ordre de disparaître. Naturellement, il s'agit avant tout d'une manœuvre d'intimidation.

Nous analysons, dans la page centrale de ce numéro, les différents éléments du plan De Gaulle. Sa dernière déclaration apporte là-dessus une confirmation décisive. Tout y est : la condamnation de la démocratie parlementaire au bénéfice de la doctrine fasciste de « l'appel au peuple », la volonté de balayer les institutions républicaines pour leur substituer « l'Etat fort, par sa structure, ses hommes et la confiance directe des citoyens », le mensonge grossier (« les partis ne présentent ensemble qu'une faible minorité nationale »), l'ultimatum : « L'Assemblée nationale actuelle doit être dissoute au plus tôt », et la menace : « Ceux qui s'y déroberaient... encourraient des responsabilités littéralement écrasantes ! »

Qu'en disent-ils, ceux qu'il a dupés — car ils sont nombreux —, ceux qui s'obstinaient, hier encore, à voir ou à faire voir en De Gaulle un démocrate (« Le plus grand des républicains », disait l'un, « Ce n'est pas un tyran », disait l'autre), qui, certes, trainait une fâcheuse queue vichyssoise, mais qui saurait faire triompher la saine doctrine contre les « totalitaires » de l'extrême-gauche.

La IV<sup>e</sup> République, il veut qu'elle se suicide, qu'elle s'effondre dans le déshonneur devant Sa Personne, comme le fit la III<sup>e</sup> devant Laval et Pétain. L'analogie est frappante. « Le Monde » lui-même en est gêné et rappelle discrètement le général à la pudeur : « On a assez reproché à l'Assemblée de la République défunte d'avoir abdicqué pour exiger de celle-ci qu'elle apprécie et décide en se dégageant de toute pression ».

Il ne s'agit que trop vrai que De Gaulle nous offre les perspectives d'une Révolution nationale revue et corrigée dans le sens d'un perfectionnement de l'Etat autoritaire, clérical, paternaliste et policier, et les pétainistes qui, d'instinct, le suivent, ne s'y sont pas trompés. Le vieux traître, dans son île, doit en être tout regaillard.

Enfin, un héritier !

Que signifie cette sommation à l'Assemblée d'avoir à se dissoudre à la majorité des deux tiers, lorsqu'on sait que communistes et apparentés composent près du tiers de la Chambre et, avec les socialistes, près de la moitié ?

Un bluff, un chantage, un moyen d'entretenir l'agitation et le trouble dans le pays, en attendant que sonne l'heure de l'assaut contre la démocratie.

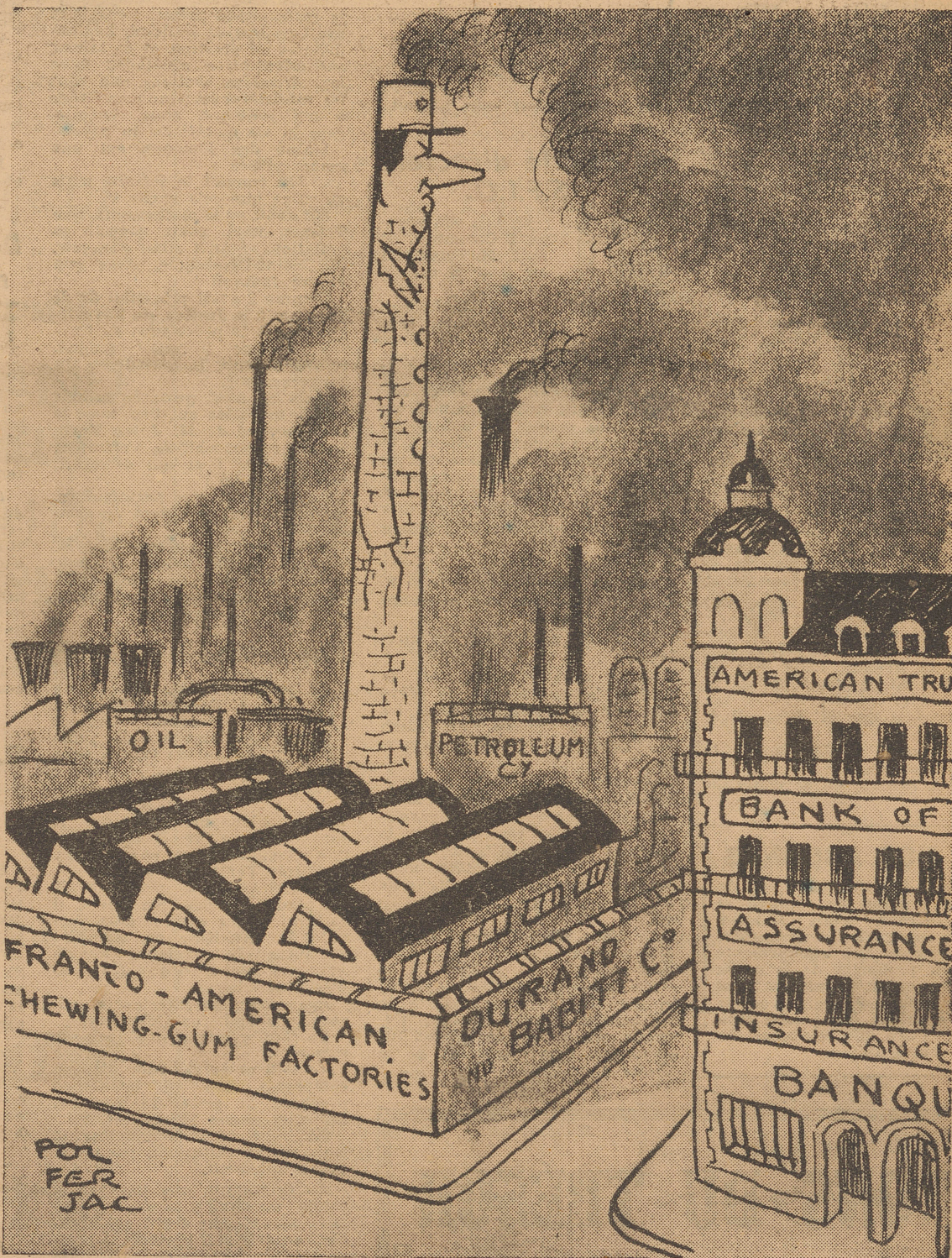
A de tels procédés TOUS les républicains devraient opposer le plus grand sang-froid et la plus grande cohésion. Le moment est venu, non pas de cette dérisoire « Troisième force », tactique qui a déjà conduit les socialistes à faire dans tant de municipalités le lit du gaullisme et conduirait infailliblement aux mêmes résultats sur le plan national, mais le moment du grand rassemblement de tous ceux qui repoussent le pouvoir personnel, c'est-à-dire de l'immense majorité du peuple français.

Arrêter et faire reculer « l'apprenti dictateur », au Parlement et dans le pays, par l'union et l'action des forces ouvrières et démocratiques, avec résolution, avec héroïsme s'il le faut, c'est, comme aux jours sombres de février 1934, l'objectif premier qui contient et conditionne tous les progrès à venir.

V. LEDUC

# action

HEBDOMADAIRE DE L'INDEPENDANCE FRANÇAISE



LE SYMBOLE

Les hommes providentiels se suivent... par Pierre  
HERVÉ



# CE QUI SE DIT ☆ CE QUI SE FAIT ☆ CE QUI SE TRAME ☆ CE QUI SE DIT

## Maquignons

M. Edouard Depreux a pris l'habitude des insuccès socialistes qui dégénèrent en présidences, ministères, emplois directeurs, et tout et tout.

Il n'en était pas plus fier pour cela, en enregistrant les élections de maires S.F.I.O., un peu partout, à la faveur de collusions qui ne s'arrêtaient même pas aux lisières du R. P. F.

Bien sûr, on appelle ça un redressement. Seulement, voilà, pourvu que ça dure...

En attendant, M. Guy Mollet a eu un mot féroce pour ces profiteurs de scrutins. Il les appelle les « otages ».

M. Francisque Gay, qui n'était pas l'ami des communistes, se réjouit doublement, dans son malheur, de ces élections insolites. Elles détachent certains élus de l'extrême-gauche ; elles jettent un certain discrédit sur le nouveau parti frère, puisque l'on en est à la fraternité Ramadier-Teitgen :

— Oui, on n'ose pas résister à l'attrait de la curée. Mais c'est nous que l'on appelle les corbeaux.

En fait, il y a eu du tapage dans beaucoup de sections socialistes, et les « mal-élus » n'en reviennent pas des démissions qui suivent leurs succès.

Ils espéraient peut-être des félicitations ?

## Ramadier gache le plâtre

M. Paul Ramadier, autrefois, était un parlementaire effacé, discret, accommodant, pas très à cheval sur les principes et qui n'avait jamais rêvé, oh ! non, d'être un jour président du Conseil.

Mais, l'autorité, ça se prend, surtout, quand on a deux grands patrons pour vous remonter le moral, à longueur de journées, et MM. Vincent Auriol et Léon Blum ne s'en font pas faute :

— Paul, nous sommes les derniers remparts de la République et de la France, tiens bien la manche, dit le président de la République.

Cependant que M. Léon Blum téléphone :

Le parti ne doit laisser la place à personne.

Alors, bourru, on te convoque

## A NOS ABONNÉS

La grève des employés de notre maison de routage se poursuivant, nous sommes dans l'obligation de suspendre les envois. Les abonnements seront prolongés de la durée de la grève. Toutefois tous nos abonnés désirant recevoir les numéros manquants peuvent nous les réclamer en écrivant à Action.

le conseil des ministres et l'on te demande à tous et à chacun une lettre de démission.

Mercredi dernier les ministres étaient en état d'alerte pieuse depuis deux jours. Défense de quitter Paris. Défense d'aller passer un cinq à sept en ville sans laisser le numéro de téléphone et l'adresse de la personne.

Ils arrivent à l'Elysée :

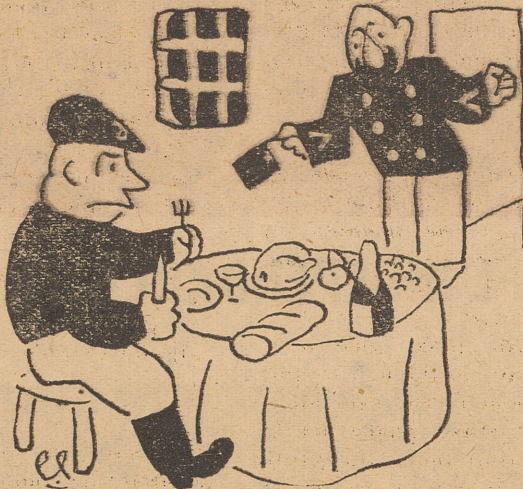
— Sûrement qu'on va proclamer l'état de siège dit M. Tanguy Prigent faraud.

Mais M. Rocard sinistre :

— Non on va lever le siège tout simplement.

C'est lui qui avait raison, et Rama, pour éviter les pleurs, ne donna pas même aux partants la liste de leurs successeurs.

— Je vous recevrai ce soir, l'un après l'autre.



## Au comité directeur S.F.I.O.

Depuis son voyage à Colombey, de nuit, M. Ramadier est pour la manière forte.

— A 7 heures, ce soir, tout sera terminé. Nous irons chez Vincent à 23 heures.

C'était compter sans M. Georges Bidault qui, au dernier moment, fit une crise de cafard :

— Vous pouvez les mettre devant le fait accompli. Nous, c'est différent. Vous ne voulez tout de même pas que nos amis nous lâchent, en masse, au moment du vote ? Un plâtre pour huit jours, c'est un peu trop provisoire.

Du coup, plus moyen d'éviter d'aller au comité directeur S. F. I. O., qui tenait le soir sa séance hebdomadaire.

Rama fit un tableau au noir-bitume :

— Si nous partons, c'est la faillite, la catastrophe, la grève générale, et de Gaulle dans les huit jours à l'Elysée. Léon Blum et Vincent m'ordonnent de rester.

Accord facile sur le principe. On laisse glisser M. Marius Moutet, sans une larme. Les planistes firent des réserves sur le désaveu que constituait le départ de M. André Philip, mais la vraie bagarre, c'est autour de M. Tanguy Prigent qu'elle fut livrée :

— Non, non et non, supplia Rama. Il a tout de même trop mal réussi.

En compensation, il accepta de garder M. Naegelen, à cause de la laïcité et M. Edouard Depreux, encore que sa gestion fut contestée, parce qu'il est de la droite du parti.

— D'ailleurs, promit Rama, il y aura des repêchages. Ce sera plus facile maintenant que nous n'avons plus de « gaullistes » au gouvernement.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom : — Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est donné ouvertement à l'inter-groupe gaulliste de l'Assemblée, comme l'un des adhérents clandestins de la première heure.

## Pleurs, colères et cris au M.R.P.

M. Georges Bidault n'a point fait admettre sans peine la participation M.R.P. au troisième cabinet Ramadier.

Il eut à subir un violent assaut de M. Jean-Paul Palewski, bouffi, gonflé et sonore, qui réclamait le ralliement en masse, et sur-le-champ, au pavillon du général.

M. Michelet était aussi catégorique :

— Moi, j'y vais, et en fanfare. Vous m'excusez, si vous l'osez.

Mais l'ainé des jumeaux Coste-Floret était dans une rage noire : — Naturellement, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, et toujours les mêmes qui piétinent les cadavres.

M. Pierre-Henri Teitgen vit-il une allusion personnelle ?

— Je suis las, je suis ulcéré, je reste quand même. Le M.R.P. avait eu tort de solliciter des ministères de prestige, et de laisser ses adversaires s'installer dans les véritables bastions que sont les ministères économiques. Grâce à ma présence, nous contrôlerons la vie matérielle du pays.

L'ainé des jumeaux eut une moue crispée :

— On connaît le refrain, mais qu'est-ce que cela cache ?

S'il avait su le malheureux, que Tristan, déjà, avait négocié sa mutation, et qu'il allait s'asseoir, rue Saint-Dominique, dans son propre fauteuil !

Comme il avait pris celui de Menthon à la Justice, de Francisque Gay à la présidence du Conseil, comme il avait guigné, contre Bidault, la présidence du gouvernement.

Mais ce n'est qu'après minuit que la mutation eut lieu, avec le plein accord de M. Jules Moch, que les responsabilités n'effraient pas, oh non ! et qui déclarait, tout tranquille :

— Avec tous mes portefeuilles, je suis le vrai président du Conseil.

Maintenant, si quelque jour M. Teitgen le fils tombe à l'eau, mieux vaut qu'il ne compte pas trop sur les Coste-Floret twins pour aller le repêcher.

## Pas pressé

MM. Jacques Soustelle, Remy et Beaumel avaient convoqué le général de Gaulle pour mercredi, à Paris :

— Votre présence est absolument indispensable, mon général. Il faut battre le fer. Il faut faire une proclamation au pays. Il faut mobiliser l'enthousiasme.

Accueil glacé. Le général avait les pieds nickelés. En outre, il souffrait d'une entorse à la cheville, la deuxième en quelques semaines. Et quelques ennuis avec son foie, ainsi que des troubles glandulaires.

Des conduites intérieures prirent le chemin de Colombey.

De Gaulle daigna expliquer ses raisons :

— Rien ne presse. Mon plan de campagne fixe au printemps prochain la prise du pouvoir. Laissons passer l'hiver terrible.

On veut bien remettre le train sur les rails, mais pas avant un déraillement.

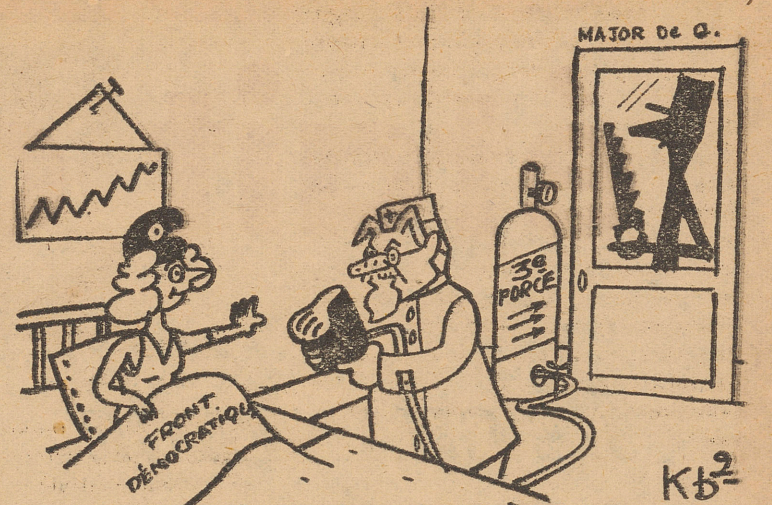
Au printemps, une petite opération monétaire assez impopulaire aurait sans doute été réalisée... ou évitée. Il y aurait la perspective plus proche de la fameuse aide américaine.

J'en connais, comme ça, qui, pour avoir voulu attendre, ont raté le coche, murmura M. Louis Vallon, directeur de la Monnaie, ex-militant S.F.I.O., qui est le rigolo de la bande, et trouve parfois, devant un comptoir le vin de la vérité.

## Recrues de choix

Quelques gaullistes d'antrefois, ont fait de timides représentations au général sur certaines recrues un peu lourdes à traîner :

Mais c'est toute la collabo-



CESARIENNE

Eh là ! faut pas chercher à m'endormir !

## Le style nazi

Un journal qui a repris du lest soudain, depuis le 19 octobre, c'est L'Epoque. On peut même dire qu'il ne sent plus. On y daube en première page sur les « métèques », mot charmant et qu'on croyait enterré avec L'Action Française. Si l'on n'y écrit pas encore « Mort aux Juifs ! » c'est uniquement par souci des contingences et pour ne pas brûler les étapes.

Quand on sait que L'Epoque est le plus ardent supporter du général, on tire facilement les conclusions. Il suffit en outre d'avoir vu les troupes du R.P.F. saluer le bras levé pour achever la ressemblance.

— Nulle part en tête de liste, a tranché le général.

Net et sec. On a lu Maurras, et on lit L'Epoque.

## Des hommes neufs et raisonnables

Le général a « rassemblé » sous sa houlette des gens dont il n'y a pas lieu d'être fier. Dans sa déclaration, Pierre de Gaulle en a lui-même convenu : « Il n'y a pas d'anciens collaborateurs membres du R.P.F. Mais nous ne pouvons empêcher que d'anciens collaborateurs votent R.P.F. »

Ainsi, M. Lemaitre, président du comité R.P.F. d'Asnières, a refusé de figurer sur la liste R.P.F. pour ne pas y voisiner avec Gatifait, ancien maire de la ville et lavaliste impénitent. Camille Chailloux, chef d'une bande qui trafiquait des « Jeep » et qui vient d'être arrêté, était candidat R.P.F. à Saint-Ouen.

Il faut une France propre, comme disait l'autre.

## Drôle d'erreur à l'hôpital franco-musulman

Samedi, les Nord-Africains de l'hôpital franco-musulman de Bobigny fêtaient l'Aïd-el-Seghir. Pour le couscous usuel, l'Amicale des malades (qui fonctionne depuis un an et a déjà obtenu de sérieuses améliorations au sort des musulmans) avait invité des personnalités : conseillers généraux, journalistes, etc...

A leur arrivée, et après une longue attente, les personnalités invitées ont appris que la direction avait « reculé » la fête. Ceci pour priver l'Amicale des musulmans d'avoir « leurs » invités avec eux...

Curieuse conception et de l'égalité des races et des rapports entre malades et personnel dirigeant...

Ou le système colonial aux portes de Paris.

La séance inaugurale de la rentrée 1947-48 à l'Université Nouvelle aura lieu sous la présidence d'Etienne Fajon, député de la Seine, le dimanche 2 novembre 1947, à 15 heures, Maison des Métaux, 94, rue J.-P.-Timbaud, Paris-XI<sup>e</sup> (métro Couronnes ou Parmentier). Le professeur René Manblanc exposera le programme de l'école. Le professeur Marcel Prenant parlera de Jacques Solomon, dont la promotion 1947-1948 portera le nom. La chorale populaire de Paris se fera entendre au cours de cette manifestation.

## CHEZ LES ETUDIANTS

Etudiants amis d'action venez tous à la permanence du journal ouverte tous les jours, de 14 heures à 18 heures, à la M.U.F. (place de la Sorbonne). Participez à la distribution de spécimens qui aura lieu du 3 au 10 novembre. En vendant « action » à vos amis dans les facultés et sur les boulevards, vous défendez votre journal et vous faites rayonner vos idées avec le maximum d'efficacité.

COMITE DE DIRECTION : KRIEGL-VALRIMONT Directeur politique V. LEDUC, Directeur. P. COURTADE, P. HERVE JOINVILLE, M. FOUCHE. REDACTION ET ADMINISTRATION 3, rue des Pyramides Tél. OPEra 86-21 L'administrateur M. CUVILLON.

Les tarifs d'abonnement sont fixés comme suit : Un an : 440 fr. ; 6 mois : 250 fr. ; 3 mois : 130 fr. CONDITIONS SPECIALES POUR L'ETRANGER Compte chèq. post. : PARIS 4195-47. Le directeur reçoit tous les mercredis de 15 à 18 heures. Pour tout changement d'adresse, prière de joindre la dernière bande et la somme de 10 francs.

Le directeur général, président du Conseil d'administration M. KRIEGL-VALRIMONT. SOCIETE NATIONALE DES ENTREPRISES DE PRESSE Imprimerie L'ouvre 37, rue du Louvre, PARIS (2<sup>e</sup>). AUTORISATION : 1257 bis.

## BONS DU TRÉSOR

1 an . . . 2,50 %

2 ans . . . 3 %

## BONS DE LA RECONSTRUCTION

3 ans . . . 3,25 %



# LES HOMMES PROVIDENTIELS SE SUIVENT...

TROIS années se sont écoulées depuis le jour où Pétain prenait le chemin de l'Allemagne dans les fourgons de l'armée hitlérienne en déroute. L'édifice vichyssois s'écroulait. La France respirait enfin.

Et voici que le pétainisme s'incarne déjà en un nouveau sauveur ! Les hommes providentiels se suivent et se ressemblent. Fort de quelques succès électoraux, fort surtout des trahisons des dirigeants socialistes et de nos actuels gouvernants, fort aussi des incertitudes du camp républicain, l'aspirant-dictateur de Gaulle adresse un ultimatum à la représentation nationale.



Combien de fois les augures socialistes n'ont-ils pas proclamé que le danger réactionnaire étant un piège à socialistes tendu par les communistes, un mythe, une histoire à dormir debout, l'union n'était pas indispensable !

Aujourd'hui, semble-t-il, le danger

est évident. Néanmoins les leaders socialistes persévèrent diaboliquement dans leur attitude.

Léon Blum s'ingéniait dans *Le Populaire* de dimanche, à mettre sur le même plan le danger gaulliste et un prétendu danger communiste.

Il écrivait gravement :

*Il n'existe pas de majorité communiste, ni dans le pays, ni dans le Parlement.*

*Il n'existe pas de majorité gaulliste,*

*ni dans le Parlement, ni dans le pays.*

Continuons le jeu. Ne pourrait-on pas écrire avec apparement plus de raison :

Il n'existe pas de majorité S.F.I.O. ni dans le pays, ni dans le Parlement.

Il n'existe pas de majorité M.R.P., ni dans le Parlement, ni dans le pays.

Et après ? Qu'est-ce que cela prouve ?

Léon Blum affecte de chercher sa majorité dans la masse de citoyens qui n'acceptent pas que la France soit communiste et qui ne tolèrent pas qu'elle soit gaullisée. Le caractère doucement négatif de cette formule en dénonce la faiblesse.

Léon Blum sait bien qu'il n'est point question aujourd'hui pour quiconque de « communiser » la France. Mais il préfère ne pas évoquer la défense de la Constitution, la sauvegarde des conquêtes sociales ou le relèvement économique. Il préfère ne pas faire mention des problèmes concrets d'une politique démocratique. Pourquoi ? Parce que sa position apparaîtrait indéfendable à quiconque joint quelque jugeotte à un minimum de convictions républicaines.



Au cours de la campagne électorale, les dirigeants socialistes ont réservé leurs coups au parti communiste. On ne pouvait mieux servir les desseins du R.P.F. A force de déclarer que le communisme est funeste, immoral, machiavélique, inspiré de l'étranger et horriblement menaçant pour les libertés, l'on obtient ce résultat que l'électeur, s'il se laisse persuader, ne vote plus socialiste, parce que pour faire obstacle au prétendu danger évoqué avec tellement d'éloquence par les orateurs de la S.F.I.O., il se prononce pour la réaction.

Persuadé par le radoteur de la S.F.I.O., il vote pour de Gaulle.

De Gaulle gagne à chaque coup dans ce jeu qui consiste à faire émulation d'anticommunisme, à glorifier la générosité des hommes de Wall-Street, à calomnier la conduite de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires, à agiter l'épouvantail du « Komintern » et à pleurer sur le sort malheureux d'un Petkov.

De Gaulle gagne à chaque coup dans ce jeu et Léon Blum et ses amis le savent pertinemment.



L'on nous dit que de Gaulle ce n'est pas le fascisme.

Ah ! si de Gaulle prenait le pouvoir, l'on verrait comme l'épuration peut être efficace et rapide, comme le châtimement des « traîtres » que nous sommes, nous communistes serait implacable ! D'aucuns parmi les amis de Léon Blum peuvent espérer qu'avec l'interdiction du parti communiste et la mise hors la loi des communistes, le rôle leur reviendrait de former l'opposition de Sa Majesté Charles, premier de la dynastie. La montée des mouvements fascistes durant l'entre-deux-guerres a pourtant donné à quelques-uns de sévères leçons. Si nous devions un jour, nous, communistes, passer à la casserole, d'autres y passeraient rapidement après nous. Et Léon Blum, mis en réserve, pourrait

écrire confortablement des ouvrages contre le communisme !

Déjà, l'espoir grandit dans le cœur des miliciens et des Waffen-SS emprisonnés. Grâce à l'amnistie qui leur sera accordée pour célébrer le joyeux avènement du nouveau Père des Français, ils pourront mettre leurs talents si particuliers au service de la cause de l'Ordre moral.

Que resterait-il de la République, une fois que le parti communiste aurait été interdit, les syndicats épurés

par

**Pierre HERVÉ**

et mis au pas, toutes les associations suspectes de communisme dissoutes ? Que resterait-il de la République, quand la chasse aux rouges serait ouverte ? La délation deviendrait vertu. Certes les camps de concentration et les prisons se rempliraient de communistes, mais des démocrates de toutes opinions les y rejoindraient sans tarder. Qu'on se rappelle comment sous Pétain l'on vous baptisait aisément communiste !

Qui peut ignorer que de Gaulle représente la menace grandissante de la guerre civile et de l'intervention brutale de l'étranger ?

L'histoire récente de la Grèce nous donne à ce point de vue un sérieux avertissement.



On ne sauvera pas la démocratie sans le concours décisif de la classe ouvrière, dont le parti communiste est le parti le plus représentatif, et encore moins contre elle.

On ne sauvera pas la démocratie par de misérables tentatives de division de la C.G.T., ni par les astuces politiciennes sans grandeur et sans honnêteté qui ont permis ici et là aux socialistes de conquérir des mairies communistes grâce aux voix de la réaction coalisée.

Les fariboles que les dirigeants socialistes présentent sous les appellations « troisième force » et « lutte sur deux fronts », n'ont pour but que d'empêcher l'union indispensable du monde du travail et celle non moins nécessaire de tous ceux qui veulent faire obstacle à l'aventure plébiscitaire.

Contre de Gaulle et son rassemblement de tous les adversaires de la démocratie, il n'y a qu'un moyen de défense : l'union qui stimule les énergies.

De Gaulle va poursuivre ses manœuvres d'intimidation et multiplier, ses chantages. Il veut qu'on fasse appel à lui comme à un sauveur. Il compte s'imposer à une opinion républicaine divisée, à un Parlement impuissant, à de hautes autorités complaisantes. Dissolution, plébiscite, révision sont les différentes opérations qui doivent lui donner, si possible légalement, un pouvoir dont il entend se servir ensuite à sa guise. Pour faire barrage à son offensive et annuler l'effet de ses chantages, il n'y a qu'une méthode, celle qui a réussi en d'autres temps aux républicains qui avaient pour devise : Pas d'ennemis à gauche !

A partir de la semaine prochaine vous trouverez dans **action**

Un roman inédit de **James CAIN**, le célèbre auteur de « Le Facteur sonne toujours deux fois » et « Sérénade »

**Carrière en do majeur**



TROIS GRANDES ENQUETES :

**Roger VAILLAND**  
**LA FEMME EST-ELLE ETERNELLE ?**

**Henri CLAUDE**  
**MARSHALL EST-IL NOTRE SAUVEUR ?**

**LES SECRETS DES ÉTATS-MAJORS**



**J. - F. ROLLAND**  
**AVENTURES EN ASIE**

**Une page de l'action laïque et de l'enseignement**



**La grande tribune politique d'action**

avec Albert BAYET, Julien BENDA, Emile BURE, Emmanuel d'ASTIER, Pierre COURTADE, Fernand FONTENAY, Jean GUIGNEBERT, Jean-Maurice HERMANN, Pierre HERVE, Maurice KRIEGER-VALRIMONT, V. LEDUC, Louis-Martin CHAUFFIER, Andrée MARTY-CAPGRAS, VERCORS, André WURMSER, etc...



**UNE PAGE SATIRIQUE DANS UNE FORMULE NOUVELLE**  
avec Roger BOUSSINOT, Jean-Paul LACROIX, TIMMORY SORO et les meilleurs dessinateurs humoristes

**Plus que jamais, lisez et faites lire**  
**action**

LE GRAND HEBDOMADAIRE DU COMBAT LAÏQUE, DE L'UNION RÉPUBLICAINE ET ANTIFASCISTE



## DES FAITS...

### Chili

#### Le charbon jaune

Le gouvernement des U.S.A. a détourné vers le Chili de grosses quantités de charbon américain destiné à l'Europe, afin de permettre au gouvernement chilien de résister à la grève que font 18.000 mineurs pour obtenir une augmentation de leurs salaires.

### Etats-Unis

#### La route du crématoire n'a pas été fermée

L'ancien secrétaire au Trésor américain, M. Henry Morgenthau, a accusé le Département d'Etat d'avoir fait preuve pendant la guerre d'une inertie systématique en ce qui concerne le règlement du problème des réfugiés juifs.

M. Morgenthau a notamment souligné : « A la suite des retards qui se sont manifestés dans ce domaine, un juif européen seulement sur sept a pu être sauvé. Ce n'est qu'à la suite d'une intervention directe du président Roosevelt, que le Département d'Etat se vit retirer cette affaire. Par la suite, le comité des réfugiés de guerre devait s'en charger et réussir à sauver la vie de milliers de juifs allemands. »

L'ancien secrétaire au Trésor a révélé par ailleurs que, au mois d'août 1942, le Département d'Etat avait eu connaissance des plans nazis établis en vue de l'extermination de tous les juifs européens. Il a souligné dans sa conclusion que près de 18 mois après que les intentions nazies avaient été connues, le Département d'Etat n'avait pratiquement rien fait pour éviter un tel massacre.

#### Acte d'accusation

« L'Association nationale pour le progrès des gens de couleur » a soumis un mémorandum au secrétariat de l'O.N.U., accusant les Etats-Unis d'une politique de discrimination raciale.

Dans un document de 155 pages, cette société américaine communique des chiffres concernant les actes de lynchage et les crédits alloués pour l'éducation des noirs et des blancs dans les Etats du sud.

« Les effets du système des castes raciales en Amérique, y lit-on, a été désastreux : pauvreté, ignorance, maladie et crime ont été imposés à la communauté noire des Etats-Unis ». Il existe, selon les auteurs, une scandaleuse contradiction entre l'idéalisme doctrinal de la Constitution et la réalité de la protection constitutionnelle. Aucune phase de la vie américaine ne donne une image plus convaincante de cette contradiction, ajoutent les auteurs, que la question noire.

#### Un aliment solide

John Taber, président républicain de la Commission des crédits de la Chambre des représentants, a contesté qu'il y ait, en Europe trace de famine, déclarant que durant son séjour de cinq semaines sur le vieux continent, il n'avait pas été témoin de cas de sous-alimentation.

M. Everett Dirksen, représentant de l'Illinois, lui aussi républicain, a rétorqué que s'il n'a pas constaté de cas d'œdème alimentaire, il a cependant été témoin d'exemples de sous-alimentation et de mauvaise alimentation.

Cependant, les deux personnalités ont été d'accord pour qu'une aide soit apportée aux pays victimes de la guerre, et ce, avec de l'argent, des produits alimentaires et « si besoin est, des soldats ».

### Grande-Bretagne

#### Les ballets protestent

Le « Conseil britannique » en Pologne et le gouvernement polonais ont protesté chacun de leur côté contre les allégations mensongères transmises à l'hebdomadaire de lord Kemsley, le « Sunday Times », par son correspondant, au sujet des représentations données en Pologne par la compagnie anglaise de ballets de Sadler's Wells. Le journal de lord Kemsley avait prétendu que ces représentations avaient eu lieu « en dépit de l'obstruction des autorités polonaises, due à leur attitude pro-soviétique ».

Mr. Bidwell, chef du Conseil britannique en Pologne, a qualifié ces procédés de « répugnants », ajoutant qu'ils avaient uniquement pour but de semer la méfiance et l'hostilité entre les deux pays. La directrice de la compagnie de ballets, miss Ninette de Valois, ainsi que huit de ses principaux danseurs ont également envoyé aux journaux en question une lettre de protestation indignée.

## Conversation dans un train anglais

# TROP DE SOLDATS ! TROP DE CIGARETTES ! ET PAS ASSEZ D'OUVRIERS !

A onze heures, dans une rue qui mène à Buckingham Road, près du palais de George VI, j'ai reconnu de loin, tout à coup, une petite musique familière : fifres, cornemuses et tambours. La garde montante se rend au palais pour y relever les sentinelles, et donner une aubade au roi. Je me précipite, croyant voir, comme autrefois, les curieux paraître aux fenêtres, la foule se masser au bord du trottoir ou bien emboîter le pas aux plus beaux soldats du monde — des jouets mécaniques rangés impeccablement, couverts de dorures, de buffletteries, d'immenses bonnets à poil, ou bien des Ecossais hauts comme des arbres, faisant onduler leurs jupons plissés au-dessus de leurs genoux nus ; et le tambour-major énorme, dans sa tunique écarlate, jetant au ciel sa canne presque aussi grande que lui. Mais ce matin je n'ai rien vu de tout cela : rien qu'un défilé correct de soldats, en tenue de campagne, derrière leur musique khaki, de ces jeunes recrues en bataille dressées dont les Anglais vous disent : « Nous en avons beaucoup trop. Et nous manquons d'ouvriers pour le bâtiment, les textiles, le charbonnage. »

Il est vrai qu'ils sont partout, ces jeunes soldats. Surtout dans les trains. C'est une armée perpétuellement en mouvement. Des permissionnaires, sans doute. Et aussi les unités qui partent au loin, qui reviennent d'Allemagne, de Grèce... Toute cette jeunesse n'a pas l'air très joyeux.

— Voyons, qu'est-ce qui ne va pas ?

Ceci se passe dans le train. Autrefois, en Angleterre, on n'aurait jamais adressé la parole à des compagnons de voyage. La guerre a changé tout cela : et le militaire aime bien qu'on s'intéresse à lui.

#### Ce n'est pas la faute du conscrit

— Ce qui ne va pas ? Mais rien ne va : Bel équipement, pourtant. Uniformes flambant neufs. Teints frais, visages jeunes : de grands enfants, mais bien nourris et bien soignés ! De quoi se plaignent-ils ?

— Ce sont les autres qui se plaignent de nous. Le Gouvernement d'abord. Il paraît que nous coûtions trop cher : nos soldes, notre entretien, même nos dépenses personnelles ! En Allemagne surtout. Est-ce notre faute ? C'est la commission de contrôle alliée, à Berlin, qui a fixé le taux dérisoire de notre change : 40 marks pour une livre sterling ! Quand le paquet de cigarettes nous est payé la valeur de quatre livres sterling ! Bien entendu, il y a des mercantis partout et même parmi les nôtres : comment y résisteraient-ils ?

Maintenant, mis en confiance, mes compagnons l'un après l'autre, se mêlent à la conversation.

— Pour nous non plus, reprend un autre, ce n'est pas tout simple. Nous savons ce qu'ont fait les Allemands, on nous l'a dit, et nous avons vu le Blitz, puisque nous étions trop jeunes à ce moment-là pour partir ; mais qu'est-ce qu'on veut de nous ? On a interdit d'abord la fraternisation. A la longue, c'est difficile, avec des gens qui veulent se jeter dans vos bras : nous savons bien pourquoi c'est entendu, mais au même moment, notre Gouvernement reçoit, avec toutes sortes de cérémonies, le « bon Allemand » Schumacher. A ce compte-là, nous en connaissons d'aussi bons... ou de

pas plus mauvais. On nous reproche de distribuer nos provisions, nos paquets de cigarettes : en même temps, on commence à nous parler du malheur des Allemands qui, à l'occasion, ne manquent pas de s'attaquer aux nôtres...

En tout cas, dit l'ainé, si nous coûtions trop cher, pourquoi ne libère-t-on actuellement que 400.000 hommes ? Avant la guerre, l'armée anglaise tout entière en comptait à peine plus. En ce moment, on en garde sous les drapeaux un million et demi environ : et cela représente dix pour cent de la main-d'œuvre masculine de toute la Grande-Bretagne, pendant que les chantiers, les filatures, les tissages, les mines, réclament des ouvriers — au bas mot plus d'un demi-million. On nous garde à ne rien faire, à coûter cher, nous n'apprenons pas de métier et les industries ne reprennent pas, faute de bras.

Mon voisin ajoute encore, hochant la tête :

Quelqu'un, dans un journal, a même eu l'idée de nous proposer de choisir entre le « métier » de soldat et celui de mineur. A qui croyait-on faire injure ? Est-ce que nous n'avons pas le droit d'apprendre à servir notre pays — nous savons maintenant que ce n'est pas seulement un devoir, mais encore une nécessité — et le droit aussi de choisir un métier qui nous convienne, ce qui est encore une façon de servir ? Qu'on nous renvoie chez nous, et nous pourrions dire, à notre tour, ce que nous pensons aux journalistes qui parlent à longueur d'articles de l'immoralité de l'armée !

— Ce qui n'arrange pas nos affaires avec nos fiancées, conclut le plus jeune, avant de se renfermer dans un mutisme grognon.

L'immoralité de l'armée ! Je me souviens, en effet, d'avoir assisté à la Chambre des Communes à un débat assez passionné à ce sujet, au mois de juillet dernier, à l'occasion de la discussion du budget. Des « fuites » avaient été découvertes dans le budget des Britanniques en Allemagne : évaluées par les uns à 20 millions de livres sterling, par les autres, à près de soixante millions. Partis comment ? En fumée !

#### Plus de cigarettes que de lait

Oui, en fumée. Fumée de Navy Cut, de Players, de Craven ou de Three Castles. Destinées à maintenir le moral des troupes, les blondes cigarettes anglaises sont devenues, ô ironie, la monnaie même de l'immoralité. Les fils de tant de vertueuses familles britanniques ont découvert qu'en Allemagne, tout, et surtout les joies dont on fut le plus sévré en terre anglaise, s'achète avec cette monnaie-là. Mais le contribuable apprenait, de son côté que, tandis que les

importations de denrées indispensables — bacon, beurre, lait condensé — ont été rigoureusement réduites, l'Angleterre, en 1946, achète 25 % de plus de tabac qu'en 1939. Et à quel prix ! La cigarette de gretchen coûte cher au public anglais.

Le ministre de la guerre britannique, M. Bellenger, n'a pas nié les faits, mais il a ajouté d'un ton sans réplique, que « s'il s'agissait d'une manœuvre ayant pour but de l'empêcher d'envoyer les jeunes recrues en Allemagne, elle était inopportune : car nos engagements sont de telles natures que nous sommes forcés de les y envoyer ».

Notre train a ralenti en rentrant en gare, à Birmingham. Les crieurs offraient les journaux du soir. Bien ôt chacun de nous s'absorbait dans la lecture.

— Est-ce la paix, oui ou non ? répétait le petit parachutiste à l'âme simple, qui ne comprenait pas pourquoi c'était lui et ses pareils qu'on taxait d'immoralité.

MARTHE LEBAS.

## LES ETATS ARABES PEUVENT-ILS SOUTENIR UNE GUERRE ?

A menace d'une guerre conduite par les Arabes pour empêcher l'installation d'un Etat juif en Palestine est un facteur plus sérieux qu'il ne pouvait être il y a quelques années. Mais doit-on le prendre tout à fait au sérieux ?

Azzam Pacha prétend qu'il peut mettre en ligne 130.000 hommes. Mais la vérité est que si les sept Etats arabes sont même capables de rassembler un tel nombre d'hommes, ils ne feront pas une armée au sens moderne du mot...

Chaque aspirant au commandement suprême désire, avant tout, sa propre nomination. Qui sont ces aspirants ?

Il y a d'abord le roi Farouk d'Egypte qui n'est pas plus Arabe que moi-même, mais qui, étant le chef du pays le plus important de langue arabe, prétend au rôle du calife. Vient ensuite Ibn Séoud, roi de l'Arabie saoudite. Il est le souverain du pays arabe le plus étendu, mais ce pays n'est guère que rochers et sables. Il est courageux, cruel et rusé. Il y a, enfin, le roi Abdallah de Transjordanie qui prétend à la conduite du monde arabe sous son sceptre en incorporant à son Etat, la Syrie, le Liban, la Palestine et la Transjordanie.

[REYNOLD'S NEWS]

## Une histoire de dénazification

PLUSIEURS auditeurs allemands ayant protesté contre la présence à Radio Hambourg de nationaux-socialistes notoires, M. Green, commissaire britannique de la radio pour la région de l'Allemagne du nord-ouest, déclara qu'il allait épurer les services et que si on trouvait ensuite un seul nazi à Radio-Hambourg, « il mange-

rait son chapeau » (traduction textuelle de l'expression anglaise). C'est ainsi que furent successivement liquidés le secrétaire général de Radio-Hambourg, M. Kralipfeffer, le directeur littéraire Dr. Gehrhart, le commentateur politique Hans Zielinski et le chef du service des reportages, M. Landrock. Des lampistes, comme on le voit. Peu après, un nouveau scandale ayant éclaté, MM. Bodenstaedt et Scholefield, directeurs respectivement des émissions pour la jeunesse et pour la campagne, furent épurés. Ils appartenaient à la N. S. D. A. P. depuis 1934 et avaient falsifié leur questionnaire de dénazification.

M. Green manifesta un vif regret de devoir se séparer d'aussi bons techniciens à cause de leurs opinions politiques ; cependant, et comme il ne recule devant rien pour dénazifier à fond, il se résigna à congédier également M. Andréas Gunther, di-

### GAZETTE DE LA BALTIQUE

Dziennik Balticki

recteur des auditions d'actualité et M. Gertberg, son collaborateur direct, quand il fut établi qu'ils n'étaient autres que M. Andréas Sossidi et M. Plassberg, respectivement chef de section à Radio-Stuttgart et directeur du journal nazi *Hamburger Tageblatt*, du temps d'Hitler.

Cependant Radio-Hambourg commence à manquer de personnel compétent, et M. Green, déterminé à rééduquer le peuple allemand vient de créer un service spécial de cours pour former des techniciens de la radio. Il a choisi pour diriger ces cours... M. Gehrhart, ex-directeur littéraire de Radio-Hambourg, congédié dans les premiers, « à cause de ses opinions politiques ».

M. Green peut manger son chapeau.

## IL Y A vraiment DES FAUTEURS DE GUERRE PARMI NOUS

SI nous sommes objectifs, il nous faut admettre qu'il y a, en fait, parmi nous des gens qui sont véritablement des fauteurs de guerre et qu'un beaucoup plus grand nombre d'entre nous se laissent aller à les écouter volontiers. Un grand nombre d'entre nous ont des amis et des connaissances qui déclarent, dans des conversations privées et quelquefois dans des conversations qui ne sont pas aussi privées, que

### BALTIMORE SUN

la guerre avec la Russie est inévitable. Il y a des hommes qui disent même que, puisque la guerre est inévitable, autant vaudrait la faire tout de suite. Aucun de ces fauteurs de guerre privés, ou du moins un très petit nombre d'entre eux, ne croit réellement ce qu'il dit. Ils se laissent plutôt aller au vieux défaut de notre peuple qui est d'exagérer. Ils comptent que leurs auditeurs tiennent compte de cette exagération. Au fond d'eux-mêmes, ils en tien-

nent compte également, ils ne veulent pas la guerre avec la Russie. S'ils prennent le temps de réfléchir, ils ne s'attendent même pas à une guerre avec la Russie.

En fait, la question revient à ceci : notre peuple est profondément conscient des différends entre la Russie et nous, il ne voit pas comment ces différends peuvent être réglés. Il y a des gens parmi nous qui, au lieu de prendre la peine de réfléchir aux solutions possibles, préfèrent la solution facile mais tragique qui consiste à dire que les différends sont inconciliables et doivent nécessairement, entraîner la guerre.

Cela est mauvais. Non seulement cela fournit aux porte-parole du gouvernement russe et à leurs partisans parmi nous une base, si vague soit-elle, pour des accusations du genre de celle que M. Vychinski a faite devant l'Assemblée générale et pour des absurdités du genre de celles que M. Wallace et le Daily Worker écrivent constamment, mais cela produit aussi son effet sur des gens faibles, mais autrement bien intentionnés, qui reculeraient d'horreur devant l'idée qu'ils font le jeu des Russes.



## LES ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX

### DE MOSCOU A LONDRES

**L**A Conférence de Moscou, en avril dernier, s'était terminée sur un échec : l'accord n'avait pu se faire sur la question allemande. C'est en novembre prochain, à Londres, que le problème sera repris. S'il ne devait pas trouver de solution, ce serait l'Allemagne coupée en deux, et inévitablement la division de l'Europe et du monde en deux blocs.

La Conférence de Moscou avait marqué, à plus d'un égard, un tournant décisif dans les relations internationales. Au moment même où elle s'ouvrait, le président Truman lançait, dans un discours explosif, son offensive diplomatique contre la Russie. A tous ceux qui acceptaient de se ranger dans le camp américain, il promettait l'appui de la puissance financière, économique et militaire des États-Unis. Ce discours, par sa violence, donna le ton à la délégation américaine à Moscou. Elle sembla moins soucieuse d'arriver à un accord que de consacrer une rupture. En particulier, le général Marshall refusa brutalement de discuter les demandes russes en matière de réparations.

De son côté, la délégation française abandonna sa position officielle de neutralité. En dehors des Russes, elle négocia dans les coulisses un accord avec les Anglo-Saxons. En contrepartie de son intégration au bloc antisoviétique, elle obtint de Londres et de Washington le rattachement économique de la Sarre et une promesse de livraisons plus importantes de charbon allemand.

Depuis le mois d'avril, la pression américaine s'est accentuée et élargie dans le monde entier : intervention directe comme en Grèce ou en Chine; appui militaire et contrôle politique, comme en Turquie ou en Iran; intrigues des services secrets en contact avec l'opposition dans les démocraties nouvelles; secours économiques utilisés comme moyen de pression politique en Europe occidentale. En même temps, la position des États-Unis à l'égard de l'U.R.S.S. se durcissait. Là où, comme en Iran dans la question des concessions pétrolières, il y avait place encore pour des solutions de compromis, le département d'État poussait à la rupture. L'offensive contre le droit de veto, à la dernière session de l'O.N.U., et les efforts pour modifier la charte des Nations Unies, relevaient du même esprit d'intransigeance.

Mais le problème essentiel aux yeux des Américains reste bien entendu celui de l'organisation de l'Europe. Le plan Marshall visait un triple objectif. D'abord, renforcer la dépendance économique et politique de l'Europe occidentale par rapport aux États-Unis. Ensuite, cimenter l'union des diverses nations de l'Europe de l'Ouest en un bloc cohérent face à l'Union soviétique. Enfin, reconstruire la puissance industrielle de l'Allemagne de l'Ouest pour l'intégrer à ce bloc.

Sur ce troisième point, les Américains ont pris, après la Conférence de Moscou, des décisions d'une importance essentielle sans tenir compte le moins du monde de la future conférence de Londres. Ils ont pratiqué en Allemagne la politique du fait accompli, et se sont comportés comme si la rupture était inévitable, comme si même elle était déjà passée dans les faits. C'est ainsi qu'après la fusion des zones britannique et américaine, le niveau de la production de l'acier dans la Ruhr a été relevé d'une façon considérable par une décision unilatérale.

La France est, bien entendu, la première menacée par cette politique allemande, mais elle s'est elle-même liée les mains, à Moscou, en s'intégrant dans le bloc américain. Il ne fait déjà plus de doute pour personne qu'elle a accepté la fusion de la zone française avec la zone anglo-américaine. Elle ne peut plus espérer que des pourboires de second ordre. Le coke de la Ruhr, condition essentielle de son relèvement économique, a déjà été sacrifié sur l'autel du rassemblement européen contre le communisme.

La volonté américaine de couper l'Allemagne en deux à la conférence de Londres, ne semble cependant n'avoir éveillé aucune inquiétude chez les dirigeants du Parti socialiste français, qui ne cessent de proclamer leur hostilité à la politique des blocs. Il a fallu l'organe conservateur anglais, *The Times*, pour rappeler aux Américains que l'unité de l'Europe est nécessaire à la paix, et l'unité allemande nécessaire à l'unité de l'Europe.

J. - P. VERNANT

## LES EXPERTS AMÉRICAINS ENQUÊTENT SUR LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE

Une photo de « Life », récemment publiée, illustre d'une façon particulièrement édifiante l'œuvre de documentation poursuivie par les experts agricoles de l'Iowa venus s'informer sur les problèmes agricoles français. Dans une boîte de nuit de la Place Pigalle, ils assistent à une sauterie en tenue naturelle tout à fait dans le goût paysan. On remarquera, en effet, que les charmantes personnes représentées sur notre photo sont parées de colifichets en forme de feuilles de chou et d'autres produits de ferme. Et « Life » commente le tableau de la façon suivante :

« ...Les gens de l'Iowa présentent la version 1947 de la vieille question : « Comment les ramener à la terre ?... »

Il n'y a pas lieu de douter que les experts, après cet examen de la flore parisienne, sont repartis vers leur « Iowa » natal munis de tous les renseignements souhaitables sur les ressources de la France...

### Pas un sou pour les mendiants Européens !

**S**I on était certain que l'argent provoquerait le relèvement de l'Europe, le prix serait déjà élevé ; mais, manifestement, il n'y a aucune raison de croire qu'on arriverait à un résultat de ce genre et toutes les raisons de croire le contraire.

La Conférence de Paris a pu exposer en grand détail ce que l'Europe attendait de l'Amérique, mais le rapport est aussi vague qu'il peut l'être quand il s'agit d'engager les gouvernements européens à adopter une saine politique économique et financière. On ne fait aucune promesse explicite d'équilibrer les budgets bien qu'il soit évident que si les pays européens ne le font pas, ils ne se relèveront pas. De même on ne s'engage pas à supprimer les restrictions sur les changes. Ces omissions peuvent seulement signifier que les gouvernements européens ont l'intention de continuer à faire de l'inflation, et la conséquence sera nécessairement que dans quatre ans ils seront plus mal en point qu'ils le sont aujourd'hui.

Il faut que les membres du Congrès se demandent ce qu'il y a pour l'Amérique dans ce programme. S'il est adopté, favorisera-t-il la stabilité et la prospérité en Amérique ? Évidemment non, car il imposera une saignée continuelle à nos ressources, et, à la fin de quatre ans, sinon auparavant, les mendiants européens reviennent à la charge.

L'Europe demande beaucoup et ne promet rien... Si le Congrès ne rejette pas ce plan, ce sera seulement parce que les membres du Congrès sont incapables de profiter des leçons de l'expérience.

(CHICAGO TRIBUNE)



## ...QUI DONNENT A PENSER

### Grèce

#### L'ennemi d'hier et celui d'aujourd'hui

Le roi Paul, accompagné du grand chambellan, le général Papagos, généralissime sous la dictature de Metaxas, a participé aux réunions des militaires américains et anglais qui ont eu lieu récemment en Macédoine et en Thrace, au sujet de la proposition de l'armée turque de participer aux opérations contre l'armée démocratique grecque. S'adressant à la population de la ville d'Alexandropolis, en Thrace, il a déclaré : « Nous étions habitués à une guerre contre des ennemis relativement civilisés et il existait parmi eux un esprit chevaleresque. Aujourd'hui, l'ennemi est perfide et il se trouve en dehors et au dedans de la Grèce. »

### Norvège

#### Vivre en paix

La Norvège a entrepris des négociations en vue de l'établissement d'un plan de fourniture de poisson à l'Union soviétique en échange de blé. En annonçant cette nouvelle à Aalesund, le ministre des Affaires étrangères, M. Halvard Lange a déclaré que la Norvège « désire rester neutre dans la situation tendue entre les U.S.A. et l'U.R.S.S. »

M. Lange a ajouté qu'il considérait la déclaration de Varsovie comme « une expression de la méfiance que ressentent les nations de l'Est européen envers les buts et les intentions des grandes puissances occidentales. »

### Pologne

#### Les indésirables et les autres

L'ambassade américaine à Varsovie a refusé d'accorder un visa d'entrée aux États-Unis à Adolf Berman, président de la communauté juive en Pologne.

Berman désirait aller en Amérique pour y faire part aux juifs du projet d'érection d'un monument dans les ruines du ghetto de Varsovie, en mémoire de l'héroïque résistance des juifs. Berman devait également poser la question de la jonction du comité polonais avec le Congrès mondial des juifs.

L'ambassade a déclaré qu'elle n'était pas obligée de donner des visas aux étrangers qui vont aux États-Unis pour se procurer de l'argent.

Les juifs polonais estiment que l'intention du State Department américain est de les couper complètement des juifs américains. Ils relèvent que des visas ont été accordés aux chefs religieux allemands et que Schumacher a pu également aller aux U.S.A.

### Syrie

#### Le pétrole et les ouvriers

Les ouvriers de l'Irak Petroleum Company (britannique) en Syrie ont voté le principe d'une grève générale si leurs conditions de travail et, surtout, le traitement dont ils sont l'objet de la part des hauts fonctionnaires de la Compagnie ne s'améliorent pas à bref délai.

De leur côté, les employés de la Shell Oil Company, à Port Saïd, et Suez, en Egypte, et ceux de la Compagnie Mantacheff, en Palestine, ont adopté une décision dans le même sens. Une première grève a éclaté en Transjordanie parmi les travailleurs indigènes de la Tapline, compagnie filiale de la Standard Oil de New-Jersey, Pennsylvania et Texas, et Socony Vacuum Oil, formée l'an dernier pour l'exploitation des champs pétrolifères de l'Arabie.

Les ouvriers protestent contre les bas salaires que ces compagnies prétendent leur imposer. Les grosses firmes pétrolières ne versent de hauts salaires qu'à quelques « techniciens » généralement américains ou britanniques, qui occupent des fonctions de contremaîtres ou de chefs d'exploitation. Le gouvernement libanais lui-même a demandé officiellement à la Tapline de réduire les hauts salaires de ses chefs de service. Le gouvernement s'est plaint qu'un trop grand nombre de ses hauts fonctionnaires démissionnaient pour passer au service de la Tapline, attirés par les salaires avantageux que la compagnie américaine leur offrait.



# Une croisière du haschich au Caire

RÉCIT DE J.-F. ROLLAND

J'AVAIS hésité entre deux débuts. Première manière (style grand aventurier, mystères de l'Arabie, pirates du désert) : « Le soleil se couchait dans le désert du Sinaï, et, sur l'horizon enflammé, se découpaient les masses bleues et farouches des montagnes, asiles des djinns et des génies malfaisants. Une caravane de cinq chameaux avançait lentement. Le voyageur égaré aurait frémi en voyant les mines patibulaires des hommes de l'escorte, munis de barbes noires et de poignards courbes... » Grâce à un dialogue équivoque, le lecteur n'aurait pas tardé à comprendre que les lourds harnachements des bêtes ne renferment pas seulement des étoffes de Damas, des parfums, du bois précieux : la drogue est dissimulée dans de subtiles cachettes. Ils s'approchent du canal de Suez. Ils doivent passer en Egypte. Des points noirs grandissent au loin. Conciliabule. C'est la police ! Les mains étreignent les revolvers, enfouis dans les poches des caftans... Après une ou deux rencontres sanglantes, j'aurais montré les contrebandiers au Caire, dans les bas-fonds et, de là, par une suite de transitions, une fumerie clandestine de la haute société, un palais isolé aux bords du Nil, une pièce pleine de tapis et de cousins, avec des femmes aux longues chevelures brunes, étendues à demi nues, en proie au délire du haschich.

Je m'en tiendrais là, quitte à vous décevoir. D'ailleurs, ce début n'a rien d'in vraisemblable, vu que le haschich arrive en contrebande du Liban à travers le désert, mais, fidèle à une longue tradition d'objectivité et de réalisme, je me bornerai à la chose vaine.

Notre croisière du haschich, à nous, a commencé dans le bureau du directeur d'un petit journal de chantage du Caire, qui s'appelait Arthur, un type adipeux, avec calvitie, qui grignotait des pépins qu'il recrachait ensuite, et, comme s'il était enrhumé, il se râclait la gorge à chaque instant, puis reniflait et crachait sur le parquet ; bref, un type qui ne s'arrêterait pas de grignoter, de tousser, de renifler et de cracher, qui relevait le menton en faisant ts... ts..., pour dire non, et qui abaissait ses lourdes paupières pour dire oui, calé dans un fauteuil mobile, les pieds sur la table, au milieu d'un bureau nu et crasseux, meublé par des piles de vieux journaux invendus, essayant de nous en imposer en commandant sans arrêt des tasses de café à un domestique servile, en se vantant de correspondre avec tous les grands journaux américains et en menant plusieurs conversations téléphoniques de front, comme les businessmen dans les films d'Hollywood, où s'y mêlaient encore des apparitions de louches individus qui avaient l'air de venir aux ordres et qui parlaient plus avec leurs mains qu'avec leur bouche. Pendant ce temps, en dégustant le café « maz bout », nous regardions au mur la photographie de la célèbre danseuse du ventre, Samia Garnaï, qui est loin d'être moche, et que nous avions vue récemment chez « Bébert », la boîte de nuit ultrachic, près des pyramides. Rendons justice à Arthur : il nous donna une adresse ad hoc.

Deuxième escale : une rue noire au Caire. Un garage. C'est là que nous avons rendez-vous avec le garagiste, qui est Grec. Hall sombre, autos éventrées, flâques de graisse, leur des chromes, odeur d'essence et d'huile brûlée. C'est ainsi, la réalité. A Paris, quand je laisse tomber négligemment : « J'ai fumé le haschich au Caire », je vois dans les yeux rêveurs de mon interlocuteur glisser des paysages somptueux, des palmiers, des narghilehs, des danseuses. En fait, l'aventure commence par une officine douteuse et un garage graisseux. Se défier des idées toutes faites. Je développerais le thème si j'avais de la place...

Enfin, on s'embarque dans une petite auto. Un ouvrier nous accompagne, et il sort de sa poche un sachet de papier. Première rencontre avec le haschich : des petits bâtonnets durs et bruns, avec une odeur complexe d'encens, de santal, de musc. Il en casse un et nous donne des morceaux à sucer, histoire de nous mettre en train. Nous traversons la ville ; derrière

les vitres défile la nuit du Caire, les rues illuminées, les gandins qui se pressent sur les trottoirs de la rue Fouad, les autos américaines, les caïches, les cinémas et le corps atomique de Rita Hayworth explosant dans une apothéose de lumières, les soldats anglais qui titubent de bar en bar, les M.P. en casquette rouge, Gropi, Casino Badia, la terrasse du sheppard's, des foules en robes blanches, officer's clubs, Y.M.C.A., une église méthodiste entrevue au milieu des palmiers, et, au coin d'une rue, un orgue de Barbarie qui moud les notes mélancoliques de *Lily Marlène*, ravi par les soldats de la 8<sup>e</sup> armée aux guerriers de Rommel. Puis, nous nous sommes perdus dans des quartiers populaires, entassements de maisons en bois et en terre où vivent les ouvriers tuberculeux des usines de coton, dédale morne et silencieux comme une nécropole. Nous nous sommes arrêtés au fond d'une ruelle boueuse, devant la maison de l'ouvrier. Une chambre au premier étage. Un grand lit avec un dais, un divan, quelques coussins.

## Haschich = assassin

La préparation des pipes est une opération importante et délicate. On bouffe d'abord la goza avec un tabac spécial (goza : narghileh simple avec un seul tuyau de bambou — le narghileh du pauvre). Puis on dispose autour du « tombak » un cercle de charbons ardents et les fragments de haschich au milieu, de sorte qu'il se consume en même temps que le tabac, mêlé à la fumée. Il faut avaler la fumée, non pas comme celle d'une cigarette, mais comme l'air qu'on aspire, de façon qu'elle descende profondément dans les bronches. Sinon, l'effet est nul. Au début, c'est presque douloureux et l'on tousse éperdument. Mais, après six ou sept aspirations, l'irritation disparaît, la drogue commençant à agir.

L'usage du haschich est extrêmement répandu en Egypte. Les Libanais et les Syriens, qui cultivent le chanvre, en tirent de grands bénéfices. Je m'excuse de rappeler, en passant, qu'« assassin » vient de « haschich » (Littre : assassin, de l'arabe haschich, nom de la poudre de feuilles de chanvre. Le prince des assassins ou sheik ou vieux de la montagne faisait prendre du haschich à certains hommes qu'on appelait feidawi ; ces hommes avaient des visions qui les transportaient et qu'on leur représentait comme un avant-goût du paradis. A ce point, ils se trouvaient déterminés à tout faire, et le prince les employait à tuer des personnages ennemis. C'est ainsi qu'une plante enivrante a fini par donner son nom à l'assassinat). En Egypte, le haschich n'est plus lié à l'assassinat mais à la misère profonde des masses ; il est pratiquement la seule joie, seul il peut procurer un instant de bonheur. Les classes privilégiées ont d'autres ressources : les clubs, le bridge, le whisky, le sport, les automobiles de luxe, l'argent. D'où l'argument : si vous augmentez les salaires de l'ouvrier ou les revenus des fellahs, ni eux ni leurs familles n'en profiteront, mais ils s'abêtiront davantage dans le haschich. Donc, il est préférable que... etc. En France, en 1936, les bourgeois de Passy raisonnaient ainsi à propos des ouvriers, à la différence qu'il s'agissait de vin rouge au lieu d'extrait de chanvre.

Avant la guerre, les drogues blanches (dérivés de l'opium, cocaïne, morphine, héroïne) avaient fait leur apparition sur le marché égyptien et commençaient à concurrencer sérieusement le haschich. Elles provenaient, en grande partie, des laboratoires allemands et constituaient une source de devises pour le Grand Reich. Aujourd'hui, le haschich domine sans contestation. Ceux qui sont trop pauvres pour s'en acheter, comme la plupart des paysans égyptiens, emploient comme stupéfiant le thé noir, solution de thé concentré au maximum. Etre sous l'empire du

NOUS COMMENÇONS AUJOURD'HUI LA PUBLICATION DE PLUSIEURS RECITS D'AVENTURES SURVENUES A NOTRE COLLABORATEUR J.-F. ROLLAND AU COURS DU VOYAGE QU'IL FIT EN ORIENT ET EN EXTREME-ORIENT, DE LA FIN DE 1946 A L'ETE 1947.



haschich s'appelle être « hashach ». Souvent, on rencontre, la nuit, dans les rues du Caire, des hommes qui avancent, l'air absent, en riant aux éclats ; ils sortent de quelque fumerie et leur ivresse se prolonge, les isolant de la réalité...

## Vérité sur l'oubli

Nous n'avions qu'une pipe et nous en tirions une ou deux bouffées tour à tour, en toussant comme des possédés, les yeux troublés par les larmes et la fumée. Puis, tout se stabilisa. Mon cerveau commença à s'engourdir, mes membres à devenir légers et paralysés par une douce langueur. Et soudain, moment très impressionnant, je me suis senti sombrer dans le rire, un rire nerveux, sans raison, impossible à réprimer, « le rire affreux de l'idiote ». En face de moi, le Grec et les deux Arabes, effacés dans un brouillard léger, souriant silencieusement, bourraient la goza, pendant que le même soufflait sur les charbons. A l'effet hilarant du haschich s'en adjoignait un autre, beaucoup plus extraordinaire : l'incapacité de penser à des idées tristes, aux soucis, aux inquiétudes, aux chagrins. Ils sont immédiatement rejetés du champ de la conscience claire, se heurtant à une résistance très ferme, rebondissant comme une balle contre un mur, aussitôt oubliés. Voilà la grande vertu du haschich : il apporte l'oubli, l'indifférence, la sérénité. Alors que l'alcool peut rendre plus aiguës encore certaines douleurs, le haschich les efface totalement. C'est autrement plus efficace que la lecture de Lautréamont, de M. André Breton, des romans noirs, autrement plus violent que la drogue céleste. Donc, je m'évadaï, je perdais la notion du temps, dix minutes vous paraissent aussi longues qu'une heure, je voyais les objets et les visages se déformer lentement dans la pénombre, ainsi, le garagiste grec se mettait à ressembler à M. Louis Juvet. A ce propos, Théophile Gautier, dans une petite plaquette, racontant ses expériences de haschichin, nous fait croire que, dans l'ivresse, il se trouvait transporté au milieu de paysages inconnus, que des musiques charmantes emplissaient son univers, qu'il voyait des femmes admirablement belles s'approcher de lui, qu'il pouvait les toucher, etc... C'est un romantique ; il exagère. Les personnes, les objets, les moindres gestes se trouvaient empreints d'un humour irrésistible. Le Grec m'offrit une cigarette en prenant soin de garder le paquet légèrement hors de portée de ma main. Incapable de me lever, je tendais

mollement le bras et il remuait doucement le paquet de droite à gauche et je suivais ses mouvements, comme font les chiens quand on les tient en arrêt avec un morceau de sucre, secoué d'un rire convulsif qui se termina par une explosion d'hilarité presque douloureuse quand, d'un geste vif, il fit jouer son briquet sous mon nez, comme pour allumer une cigarette inexistante. On est très exactement malade de rire. L'astuce la plus basse prend des proportions géniales. Dans son coin, mon ami Scipion glapissait parfois : « Et une goza pour Arthur ! » et nous nous fendions la pipe, délirants de joie, affalés sur le divan, à la fois légers et englués par des liens invisibles.

## Réveil anti-spiritualiste

A travers les vitres du taxi qui nous ramena, je voyais les rues sombres s'ouvrir devant moi et il suffit du reflet de quelques becs de gaz sur les trottoirs humides pour me donner l'illusion que j'étais à Paris ; et nous nous prenions au jeu, je disais : « On entre par la porte d'Orléans, je reconnais l'avenue, bientôt nous serons à Denfert-Rochereau » et nous regardions avidement le déroulement des façades et le ruissellement des lumières, de plus en plus intenses au fur et à mesure que nous approchions du centre de la ville. On nous laissa au coin de la rue Fouad. Nous avions quelques pas à faire pour rentrer chez nous. La rue s'enfuyait à l'infini, ses perspectives déformées, et nous marchions comme dans un rêve, les sons prenaient une acuité nouvelle et la réalité avait la couleur des rêves. Au bout de cent mètres, nous avions l'impression d'avoir parcouru un kilomètre. A part cela nous marchions droit, parfaitement conscients et maîtres de nos mouvements, repris parfois par un accès de rire maladif, parfaits haschichs dans la douce nuit du Caire.

A Kaboul, je rapportai cette expérience et les effets du haschich à un professeur de français. Il était méridional, chrétien, et séduit par les philosophies post-hame-liniennes. Je le soupçonnai d'en tenir encore pour les idées de M. Blondel. Après mon exposé, il demeura pensif et il me dit, avec son accent chantant : « Ah ! Diable ! Ce que vous me racontez en fiche un sérieux coup à mon spiritualisme ! »

C'est ainsi que l'on peut tirer du haschich des arguments contre l'idéalisme. N'étant pas philosophe, je me garderai d'approfondir la question.



# Le G.I. et l'amour allemand

On connaît la grande admiration que nourrit le G.I. à l'égard des Français qui sont capables de faire l'amour « même quand ils ne sont pas saouls ».

En ce qui me concerne, je ne dirai jamais assez mon étonnement devant la candeur et l'inconscience des G.I. qui ont bien voulu me confier le secret de leurs amours allemandes. Devant la facilité, aussi, avec laquelle j'ai obtenu ces confidences. Il semble qu'il y ait quelque chose de changé dans le royaume des idées toutes faites : ne m'avait-on pas enseigné que l'Américain était complaisamment ses bénéfices mais gardait jalousement pour lui seul, ses affaires de cœur ? (Ce que je vais raconter n'a d'autre but que de compléter l'article de Frédéric Marle, paru ici même, dans « action » du 29 août dernier.

## Roman d'amour, suite...

Il était venu chercher de la lecture, parce que, nous dit-il, il ne lui serait pas possible de dormir. Visiblement, il débordait d'allégresse. Nous n'eûmes pas à lui demander pourquoi le sommeil allait lui manquer : nous avions déjà dans les mains une collection de photographies et nous fîmes ainsi la connaissance d'une jeune Allemande souriante. Elle nous adressait un regard ingénu, et nous sûmes qu'elle était très douce et très tendre, parce que notre G.I. se caressait le cou de la main droite et bloquait cette main entre sa tête penchée et son épaule, prétendant se livrer par là à une démonstration des qualités caressantes de son amie. Et ce geste était tellement naïf, tellement enfantin que nous ne songeâmes pas à en rire. Il nous émouvait, ce geste !

Nous avions pris ce train américain à Francfort, assez tard l'après-midi. Au wagon-restaurant, nous avions remarqué un jeune officier soviétique assis, solitaire et discret, à une table. Il paraissait victime d'une excessive timidité. Les Américains qui dinaient aux autres tables l'observaient furtivement, mais leurs regards exprimaient un certain étonnement et une défiance discrète. Sans doute s'attendaient-ils à le voir piquer ses « beans » dans le creux du canon de son revolver et à les tirer ainsi un à un dans sa bouche. Ou bien espéraient-ils le voir se mousser entre ses doigts dans sa tasse de café. Il devait comprendre le français, car nous le vîmes rougir violemment et détourner son visage vers l'extérieur lorsqu'une Française qui avait tenu jusqu'alors à ne laisser ignorer à quiconque son état d'épouse de gendarme, avait lancé tout haut une phrase sans doute désobligeante mais dont je n'avais entendu que le mot « ruskii ».

Le train était à l'arrêt, et une bande d'enfants était venu coller sa centaine de frimousses aux vitres du wagon-restaurant. La ville grimpait d'une manière assez alerte jusqu'au haut d'une colline. C'était Marburg et c'était là que notre G.I. était monté dans le train.

Par hasard, nous avions dans nos ba-

gages une demi-douzaine de ces ouvrages américains dont le format réduit a été spécialement conçu pour l'usage du G.I. Il les feuilletait rapidement d'une main, pour s'assurer qu'il ne les avait pas déjà lus, et de l'autre main il récupérait une à une les photographies qu'il nous avait prêtées.

— Hé ! dit soudain Len, le journaliste suisse avec lequel j'avais entrepris ce voyage, it's the baby of your sweat-heart, here ?

Le jeune soldat releva la tête, et, après une hésitation d'un quart de seconde, sa main droite abandonna les livres de poche pour rentrer précipitamment en possession de la photo compromettante. Il ne me fut pas permis de contempler le baby de la sweat-heart, mais le visage de mon camarade trahissait un intérêt des plus soutenus.

— It's a very good girl, dit le G.I. pour toute réponse. Et, cherchant une diversion, il nous dit qu'on lui avait octroyé la couchette supérieure dans le compartiment où l'officier soviétique occupait la couchette inférieure.

— Demandez-lui si l'enfant est de lui, dis-je à Len. Mais Len m'adressa un regard moqueur et ne tint pas compte de ma question.

— Et l'officier russe vous fait peur ? se contenta-t-il de demander.

— Oh non ! s'écria le G.I.

Pourquoi eût-il eu peur ?

— ...Nous sommes dans un train américain ! ajouta-t-il...

## Humour en forme d'amour noir

Je parle un peu l'anglais, mais pas du tout l'américain. Aussi étais-je à la merci de mon camarade. Je n'ai encore pu m'habituer à parler du nez comme un New-Yorkais, ni à faire rouler les « r » sur le fond de ma gorge comme si j'étais pourvu de ce goître invisible dont paraissent affligés tous les Yankees. De là cette sorte de complexe qui m'empêche de prononcer plus de quatre mots à la suite dans cette sacrée langue. Je harcelai Len :

— Mais demandez-lui donc si l'enfant est le sien !

Len me conjura d'avoir un peu de patience. Pour l'instant, le G.I. découvrait ma nationalité française et voulait savoir pourquoi les Français s'entre-égorgeaient dans les rues. Le « Chicago Tribune » l'assurait, disait-il, et lui, il était de Chicago, donc il était bien certain de ce qu'il avançait. Il était effrayé par la guerre civile qui fait rage en France, et par les grèves. Il demandait pourquoi. « Why ? Why ? » disait-il. Et il paraissait profondément affligé, parce que l'Amérique aime bien la France.

— Expliquez-lui donc, dis-je à Len,

qu'une grande grève moderne en France est une sorte de kermesse et, aussi paradoxal que ça paraisse, une véritable fête du travail !

Len haussa les épaules :

— Vous alors ! dit-il. Mettez-vous donc à sa portée !

Je fus un instant découragé. Au bout

par Roger BOUSSINOT

d'un certain temps, pour manifester ma bonne volonté, je m'essayai à faire une grimace maladroite en vue de provoquer une occlusion de mes voies nasales, je fis des efforts méritoires pour avaler le bout de ma glotte, et je demandai le plus innocemment du monde à l'Américain quel était son job à Berlin, puis qu'il se rendait à Berlin. J'avais médité ma phrase depuis plusieurs minutes, mais je n'avais certes pas prévu la réaction de notre interlocuteur. Mes essais de prononciation slang durent lui paraître affreusement suspects. Chacun sait que les espions qui pullulent dans les boîtes de films en provenance d'Hollywood sont très intelligents et savent se camoufler. Ils font semblant d'ignorer la langue américaine, ils arborent un affreux accent étranger. Mais les Américains sont encore plus intelligents, et à la fin du film, au moment de payer leurs forfaits, les espions se mettent subitement à parler parfaitement l'américain. Il y a aussi des affiches, un peu partout, dans les bureaux de l'administration qui incitent les G.I. à ne pas parler du service en présence d'individus suspects. Or, dire que l'on est chauffeur de camion, ou cuisinier, ou employé dans les bureaux, c'est déjà donner un renseignement à l'ennemi.

Alors, avec vivacité, notre copain G.I. porta la main à son cœur, se balança d'une fesse à l'autre sur les coussins de la Reichbahn, porta sa main gauche à son cou, pencha sa tête vers sa main et dit quelque chose dans le genre de : « Ah je suis foutrement heureux ! »

— Demandez-lui quel âge il a ? dis-je à Len. Et s'il va épouser sa gretchen ?

Il voulut bien répondre à la première question. Il avait 25 ans. Dix de trop, à mon avis. La plupart des G.I. que j'ai rencontrés ont inexplicablement été âgés de dix années de plus que leur âge mental réel. C'est peut-être cela qu'on appelle un peuple jeune.

Quant à savoir s'il épouserait sa gretchen, ce fut une autre histoire. Il ne dit

ni oui ni non, mais il nous assura qu'il allait se faire enguirlander par son major parce que son sweat-heart et l'horraire du train lui occasionnaient un retard de douze heures. Il devait avoir rejoint son unité à minuit, il ne serait à Berlin qu'à midi.

— Sévère, le major ? demandai-je.

Cette dernière question n'eut pas plus de chance que les précédentes. Il m'expliqua combien il avait été surpris de s'apercevoir que Paris était une ville aux tuiles rouges. Il avait vu cela, lorsqu'il l'avion qui l'avait emmené de Chicago s'était posé à Orly.

— Il y a combien de temps ? demanda Len.

[Sept mois, répondit le G.I.]

— L'enfant n'est pas de lui, dis-je...

Len s'amusa beaucoup, il faut croire. Il me pria d'attendre, parce que je ne savais pas tout, et il lui demanda comment il avait connu la fille. Le G.I. secoua d'abord la tête d'un air ennuyé, puis il expliqua avec quelques réticences qu'un de ses copains démobilisé, lui avait donné une commission pour cette jeune fille allemande à Marburg, et que lui, maintenant il aimait cette jeune fille. Et le voilà qui recommence son mimodrame caressant.

— Il a hérité du roman d'amour, suite... dit Len.

Len avait gardé dans sa main encore quelques photos. Il m'en tendit une. Alors, je ris.

— Your friend is black ? demanda Len.

— No... dit le G.I. que la question rendit méfiant.

— Tiens... Pourquoi le baby est-il noir ? acheva Len, perfidement.

Le baby était noir, parce que c'était le baby d'une amie de son amie, et cette amie-là avait été « violée » par un noir qui avait d'ailleurs été fusillé, et elle était morte en accouchant, mais oui ! Il avait vu sa photo, pas sur son lit de mort, non, et c'était une « very nice girl », alors l'amie du G.I. avait pris le baby noir avec elle comme si c'était le sien, et maintenant c'est comme si c'était le sien, mais ce n'est pas le sien. Il en était tout rouge, notre bougre !

Alors, à bout de souffle, parce qu'il voyait que nous dissimulions péniblement nos sourires goguenards, et parce que son honneur personnel était en jeu, il avala d'un bon coup sa salive et sa honte raciale.

Car il est des atténuations même aux plus humiliants malheurs :

— D'ailleurs, c'était un noir américain ! An A-me-ri-can black boy... dit-il.

## Preuves officielles

Ce qui sauvera, je pense, ce brave garçon d'un mariage devant le pasteur c'est la couleur de l'enfant, et ses préjugés personnels.

Cependant le gouvernement militaire américain s'est ému du nombre d'enfants reconnus par des G.I. Et, de même qu'il placarde dans les tramways des « comics strips » violemment colorés pour mettre en garde les passagers contre le danger de descendre en marche ou à contre-voie, de même, il cherche à frapper l'imagination de ces sympathiques enfants de vingt-cinq et trente ans, au regard des dangers de l'amour.

Je ne doute pas qu'en ce qui concerne les maladies vénériennes, cette propagande soit efficace, puisque, de son propre aveu, le G.I. ne fait l'amour qu'inconsciemment, c'est-à-dire quand il est ivre. Est-il utile de rappeler les termes du « mode d'emploi » du paquetage préservatif que le G.I. peut toucher dans certains P.X. (l'équivalent de nos économats de l'armée) ? La plus caractéristique est que le dernier alinéa d'une longue suite d'alinéas prévoyant tous les cas d'espèce possibles, est rédigé en ces termes :

« ...10. — Ne faites pas l'amour. »

Il faut donc croire que les 723 enfants dont 723 G.I. ont reconnu la paternité au cours du semestre dernier en zone d'occupation américaine sont des fils de l'alcool et du mépris bacchique pour les neuf recommandations qui précèdent cette dixième.

Il faut croire aussi qu'il existe quand même d'autres G.I. plus dépourvus que celui dont je viens de raconter l'histoire (et je tiens à garantir formellement l'authenticité de cette histoire) de cette naïveté et de cette inconscience auxquelles le gouvernement militaire américain tente de faire un sort.

Et cela doit justifier cette plaisanterie devenue classique : dans l'éventualité d'un conflit mondial, dans une vingtaine d'années, il suffira aux Etats-Unis d'envoyer des uniformes et des armes en Allemagne, une armée américaine sera à pied d'œuvre... Mais ce n'est évidemment qu'une plaisanterie.

## SACHA-SABRE

comme il l'appelle encore respectueusement. Il escamote également avec adresse le contenu du rapport du général de La Laurencie. Et cela, c'est aussi un défi.

Sacha Guitry est tout entier dans cette phrase qui date du 1<sup>er</sup> juillet 1940 : « Il est à toi, mais il est encore à nous », gravée à l'intérieur d'un bracelet qu'il offrit à sa femme. Ses meilleurs « mots » (celui-ci en est un) sont involontaires.

Ils sont à la mesure du personnage. Ubu n'eût pas dit mieux.

Mais l'inconscience n'est pas un alibi. L'impudence non plus, bien qu'il soit facile de jouer des deux à la fois.

Si Sacha Guitry a oublié qu'il réclamait, en 1941, trente mille kilos de charbon au ravitaillement, pour passer l'hiver, s'il a oublié qu'il a régulièrement émargé au carnet personnel du préfet Magny, pour ses attributions de charbon par « bons exceptionnels », je souhaite seulement que les ménagères parisiennes, elles, s'en souviennent.

Et qu'elles viennent lui montrer, un jour, de quel bois elles ne se sont pas chauffées, en 1941.

Trois années d'oubli ont déjà fait justice de l'« œuvre » de Sacha Guitry.

Qu'en reste-t-il, dites-moi ? Malgré ses efforts pour s'immortaliser lui-même comme Molière, Flaubert et Monnier ont immortalisé la trinité grotesque, Guitry n'intéresse plus que les Jourdain, les Homais et les Prud'homme du R.P.F.

Il a, dans un ultime sursaut, au cours de sa conférence, tiré un véritable feu d'artifice de mots d'esprit. Mais aucun de ces mots ne lui appartenait.

Paon déplumé, il s'est paré des « mots » de Tristan Bernard, d'une jeune femme anonyme, de l'aumônier de Drancy, du cardinal Suhard, du grand rabbin, et même... d'un pêcheur à la ligne.

L'« œuvre » de Sacha Guitry n'est même pas un non-lieu, c'est un néant. Un non-Lui.

N. D. L. R. — Voir en page 15 la lettre ouverte à Sacha Guitry.

Il y a aussi un cas Guitry. Strictement, dans la mesure où l'on sait bien considérer ce personnage comme un cas-type, une sorte d'incarnation caricaturale du bourgeois.

Parce que Monsieur Guitry est cocu chaque fois qu'il se marie, il se prend ambitieusement pour Molière (qui le fut, certes, comme tout homme de bien, mais n'en tirait pas vanité) et, de ce fait, se croit dans l'obligation d'écrire des pièces de théâtre.

Parce qu'il est, lui, un Almanach Vermot vivant, et parce que l'Almanach Vermot a travesti l'esprit de Molière, Monsieur Guitry croit avoir autant d'esprit que Molière.

Ce sont ces syllogismes-là qui font les bons, les vrais, les authentiques Messieurs Jourdain, Homais et Joseph Prud'homme.

Mais, en réalité, Guitry Sacha n'est aucun de ces héros. Il n'est que la sabre du dernier cité.

Guitry Sacha, sabre en carton de la bourgeoisie, a servi les Allemands, et au besoin les a combattus. C'est ce qu'il a expliqué salle Pleyel. Et c'est bien ce que nous savions déjà.

Un huissier a sonné à ma porte, j'en ai été saisi, dit-il. Ça, c'est l'Almanach Vermot. Pas de quoi se frapper...

Dans une interview accordée à Paris-soir, le 17 juillet 1940, il fait mention de ses efforts pour décider les artistes parisiens à venir travailler à Paris pour Goebbels. « Car, dit-il, la reprise des spectacles a été jugée désirable au plus haut point par les autorités. »

Ça, c'est ce que Guitry n'appelle pas « servir Goebbels », mais « au besoin le combattre ».

Mais il y a aussi l'inconscience de ce faux bonhomme.

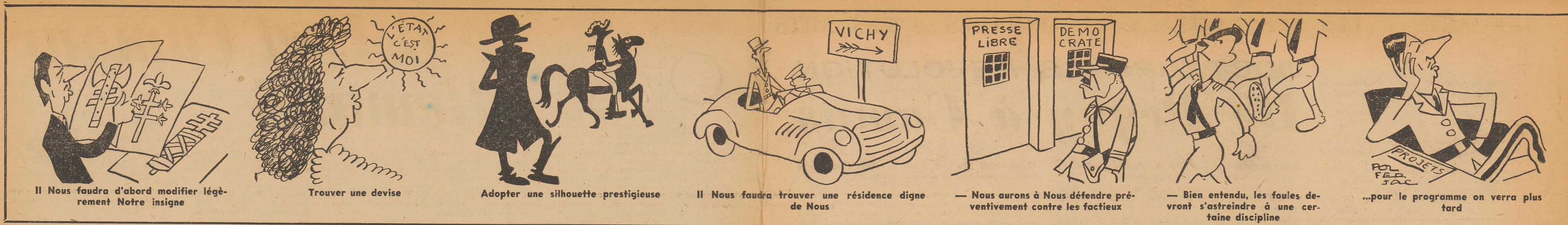
La vraie et la fausse inconscience.

Lorsqu'il clame, la main sur sa lavalière : « Pour Tristan Bernard, je me suis offert en otage », je veux bien croire à son inconscience. Bien que l'autre vieux, celui qui faisait don de sa personne à la France, ne fut pas, à mon avis, tellement inconscient.

Mais lorsqu'il tente de justifier son activité entre 1940 et 1944, il ose dire : « Ou pouvait-on se rencontrer, alors, entre Français, ailleurs qu'au spectacle ? ». Je ne crois plus à son inconscience. C'est seulement le cri de défi d'une mauvaise conscience. Et ce cri de défi est chargé de haine pour l'autre résistance, la vraie.

Il sait fort bien escamoter ses visites à « Monsieur Abetz ».





## Stratégie de Gaulle : Vaincre sans combattre...

VERRA-T-ON, quelque jour pas trop éloigné, l'amiral moine Thierry d'Argenlieu, des Carmes rechaussées, président quelque solennelle prise d'armes pour imposer aux nouveaux Compagnons du R.P.F. la médaille de la Seconde Libération ?

Dieu nous en garde ! comme dirait M. Francisque Gay.

Mais il serait curieux, alors, d'examiner d'un peu plus près les chevaliers intronisés ; et quels insignes se cachent sous la croix de Lorraine, timbrée de francisque, seconde manière du gaullisme révisé.

« Pour prendre le pouvoir, de Gaulle a changé son équipe », écrivent les journaux partisans, tout de même un peu gênés, devant leurs lecteurs seulement, par l'extraordinaire assemblage rimé par le R.P.F.

C'est vrai. Ceux de juin 40 font une drôle de figure, dans les permanences, quand se présentent les ex-croix de feu, qui étaient pour Pétain, et les ex-P.P.F. qui ont suivi Doriot dans toutes ses pérégrinations, jusqu'à Hitler. C'est un peu voyant, le meurtre du jeune Vergnolle, à Nîmes, par un repris de justice. Ça vous rappelle quelque chose, les raids électoraux des hommes de main.

De Gaulle a changé son équipe ! Ou plutôt, ses partisans des heures où il y avait quelque courage à se dire gaulliste n'ont pas tous évolué aussi vite que lui.

Mais ce n'est point cela que voulaient dire les hebdomadaires à la dévotion de M. Gaston Palewski, grand mainteneur de la bonne presse nouvelle. Non, ils entendent rassurer les bonnes âmes, les cœurs fidèles, les ralliés sensément.

« De Gaulle ne se laisse pas faire. Son entourage l'avait pressé de faire une déclaration de combat. Il a refusé. Il parlera quand il jugera l'heure opportune. Personne ne saurait l'influencer... »

Que reste-t-il de cet argument ?

Reste à savoir si de Gaulle n'a pas lancé sa proclamation l'autre mercredi parce qu'il réfléchissait encore, ou bien si c'est, tout simplement, parce que, la cheville bandée du fait d'une entorse — mauvais présage ? — il préférerait ne pas se montrer ses fidèles appuyé sur une canne.

Comme si nous ne savions pas, depuis Bonneval, ce que veut de Gaulle et comment il entend réaliser son dessein.

L'homme, d'abord, qui s'est présenté à Roosevelt, sans rire — rit-il jamais ? — comme un amalgame de Clemenceau et de Jeanne d'Arc, croit en Lui. C'est exactement toute sa foi. Il prend conseil de lui-même, un peu aussi du père jésuite qui le confesse. Il a assez d'orgueil pour penser que lui seul a raison, que sa présidence est infaillible et que l'avenir sera ce qu'il a décidé qu'il serait.

De Gaulle croit à la guerre. Il l'estime inévitabile. Il a décidé que le conflit éclaterait, avant dix ans, entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis. Il a décidé que la France ne pouvait rester neutre, et choisit le Bloc occidental. Sa connaissance des choses de la guerre lui laisse croire que l'invasion de la France par les armées russes était une hypothèse fort plausible, et c'est pourquoi, dans son projet de Constitution, le pouvoir est aux mains de l'Exécutif, lequel pourrait lever le camp et n'aurait en terre étrangère nul besoin d'une nouvelle investiture. Ne pas recommencer le coup de Londres, et la

quête à la reconnaissance d'un nouveau G.P.R.F.

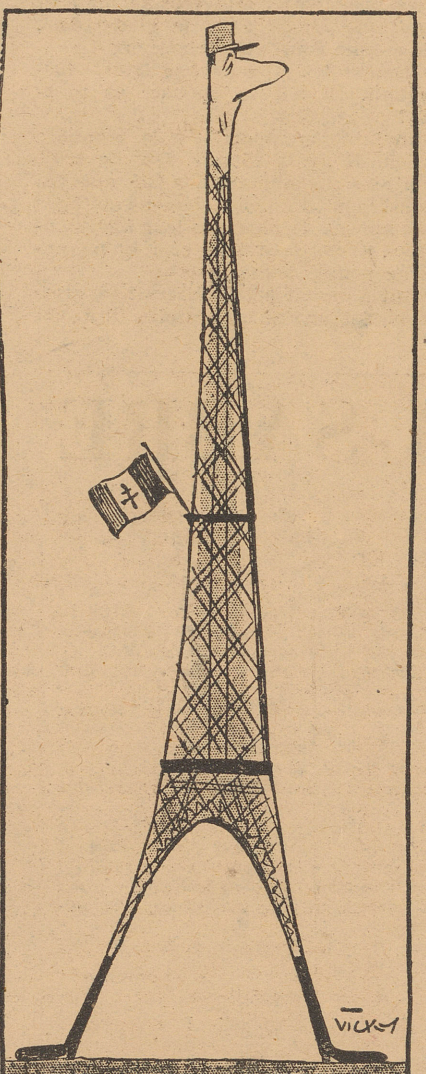
Qu'il y ait, chez le général de brigade à titre provisoire, et qui s'est refusé à toute promotion, une sorte de nostalgie des étoiles, c'est bien pro-

par  
**CLAUDE MARTIAL**

bable, chez un soldat de carrière. Qu'il y ait, chez ce soldat qui n'a jamais eu l'occasion des grands commandements en campagne, une espèce d'ambition de la puissance militaire au suprême degré, c'est encore possible.

En attendant, de Gaulle a une stratégie de la conquête du pouvoir, sur le plan intérieur, qu'il n'a jamais cachée et qu'il a commencé à réaliser.

Il a déclaré la guerre aux partis, avant d'en constituer un nouveau. Il a poursuivi l'éclatement des grandes



DE GAULLE UBER ALLES  
(News Chronicle.)

formations politiques et, déjà, le M. R.P. essaime ses miettes. Il méprise trop le Parlement, qui a dressé devant son ambition, quand il était au pouvoir, une première barrière, pour vouloir livrer bataille dans l'hémicycle. Son objectif nouveau, maintenant, c'est le discrédit total du Parlement, des cabinets de majorité, de la IV<sup>e</sup>

République dont il affirmait, quand il croyait qu'elle était sienne, avoir confiance en son destin.

C'est pourquoi, avec des alliés dans la place démantelée des citadelles ministérielles, il a poussé à la panique, joué de la terreur bourgeoise contre une possibilité d'avènement d'un gouvernement socialement avancé. Il joue l'Ordre, comme Charles X, le prince-président, M. Thiers, Mac-Mahon, Boulanger, ou Déroulède. Il joue l'Autorité, avec le jet du sabre dans la balance. Il fait cacarder les pies du Capitole. La peur, la grande terreur des bien-pensants, c'est son arme de grignotage des positions adverses.

C'est pourquoi il était puéril de craindre qu'il ne cède à la pression des aventuriers impatients qui l'entourent. Il pense que le fruit mûrit et qu'il tombera, tout pourri, dans ses mains. Il faut reconnaître que, bien avant les élections, sa meilleure propagande, ce sont les ministres qui l'ont faite.

D'avance, il a décliné l'éventualité de l'offre du pouvoir. Il n'ira pas devant le Parlement actuel. Il ne demandera rien aux bulletins de vote des députés. MM. Vincent Auriol et Paul Ramadier peuvent lui expédier des émissaires secrets, le mépris de fer n'est pas un acier souple qui se pliera au compromis. Tout ou rien. Sans doute parce qu'il est convaincu que ce sera tout.

De Gaulle a laissé tomber l'Union gaulliste de René Capitant. Je serais surpris qu'il donne à l'intergroupe de MM. Anxionnaz, Godin et autres Michélet une autre importance que celle d'une section d'escarmouche. L'objectif nouveau, c'est l'éclatement de la majorité parlementaire. Il veut rendre impossible l'existence de tout cabinet de transition. Il a fixé à deux ou trois le nombre des formations qui doivent précéder sa prise du pouvoir. Sa vieille rancune contre le M.R.P. — ils ne l'emporteront pas en paradis, je leur garde un chien de ma chienne — lui faisait souhaiter qu'un cabinet Bidauld vint s'offrir à la démonstration d'impuissance et s'immolât en holocauste sur la tribune, devant les yeux effarés d'un Edouard Herriot décontenancé.

C'est M. Ramadier qui, avec un ministère encore affaibli, — car c'était possible — s'offre aux banderilles préliminaires. De Gaulle n'est pas pressé. Il croit qu'il aura Ramadier, qu'il discréditera Teilgert, qu'il provoquera la scission dans le M.R.P., une sécession socialiste, l'éparpillement des radicaux. Il jouera de toutes les droites anciennes et nouvelles sans penser, seul instant, à la possibilité de former, avec ces débris recollés, un bloc gouvernemental de remplacement.

Il veut la peau de la IV<sup>e</sup> République, comme d'autres rêvaient l'étrangement de la Geuse.

La faillite, la ruine, oui, d'avance il s'est résigné à tout cela, même si c'est l'agonie de la France. Si des mesures sauvages de sauvegarde de la monnaie doivent être prises, si le franc doit être remplacé, pourquoi ne pas laisser à un Parlement agonisant la charge de cet effondrement devant l'Histoire ?

Ses conditions sont connues, s'il faut son programme pour en dissimuler le vide sonore. M. Vincent Auriol le fasse appeler à l'Elysée, peut-être se contentera-t-il de faire porter par son



hérald d'armes, M. Gaston Palewski, son ultimatum :

Révision de la Constitution dans les 48 heures.

Dissolution de l'Assemblée, avec lecture et affichage d'un message présidentiel constatant la faillite de la République dans tous les domaines.

Elections générales, qui ramèneraient, il en est sûr, une majorité absolue de ralliés.

Ensuite, mais il ne le dit pas, pleins pouvoirs et mise en veilleuse du Parlement.

Cependant, dans tout le pays, suivant une méthode qui a maintenant ses chevrons, et que l'étranger a beaucoup perfectionnée depuis vingt ans, le Rassemblement formerait des sections locales, sous les ordres d'anciens chefs de réseaux étayés d'anciens chefs de milices, ou de S.O.L. Nous savons que ce n'est pas une hypothèse gratuite. Les nervis de Doriot, déjà, ont trouvé de l'embauche et on les a vus à l'œuvre, dans le Midi. La revanche, d'ores et déjà, est offerte aux porteurs de francisques, aux condamnés graciés, aux bénéficiaires de non-lieux en série. Les gens du 6 février sont de retour au Conseil municipal, avec l'écusson gaulliste. Le R.P.F. est ouvert à tous, venez à lui, même si vous avez beaucoup péché, tout vous est déjà pardonné.

Il y aurait, bien sûr, des coups de chien dans les villes, des épurations façon nouvelle, des œufs cassés pour faire l'omelette du général. Qu'importe quelques vagues humanités... Et le tourbillon emporterait les libertés républicaines.

Malgré les apparences, le général n'est pas pressé. Et si on l'obligeait, sur le champ, à livrer combat, sur le plan parlementaire qui ne lui est pas acquis ? Si on le mettait pied du mur ? Si on lui imposait, à une heure qui ne lui paraît pas opportune, la lutte prématurée sur un terrain qui n'est pas celui qu'il a choisi ?

Cela suppose, au préalable, un regroupement des forces démocratiques. Elles viennent, précisément de se compter. Un peu plus de 60 pour cent des Français ne sont pas séduits par l'attrait de l'aventure.

Pour défendre la République, il y a tout de même encore des Républicains !



Reproduction de deux clichés du magazine anglais « Lilliput » qui légendaient : « Un discours de général. Un rire de cheval ».

Mais ce serait ni un pu'sch, ni un coup d'Etat. Le général n'a plus l'âge de Brumaire. Où il y a une table rase, plus rien n'est à détruire.

Et vous voudriez qu'il lève le petit doigt pour changer l'ordre d'un destin qui lui semble inscrit dans les astres ? Quels fossoyeurs travailleraient mieux que ceux qui jouent de la division des forces démocratiques ?

Vaincre sans avoir à combattre, par la seule usure des forces éparpillées, incohérentes, divisées des adversaires, quel triomphe !

La stratégie est si claire, la tactique si lumineuse que l'on comprend mal qu'elle n'ait pas, déjà, dessillé les yeux des plus sages. Mais les choses suivent leur cours, comme s'il n'y avait pas les enseignements de l'histoire contemporaine et toute récente.

Nous en sommes au Directoire.

Malgré les apparences, le général n'est pas pressé. Et si on l'obligeait, sur le champ, à livrer combat, sur le plan parlementaire qui ne lui est pas acquis ? Si on le mettait pied du mur ? Si on lui imposait, à une heure qui ne lui paraît pas opportune, la lutte prématurée sur un terrain qui n'est pas celui qu'il a choisi ?

Cela suppose, au préalable, un regroupement des forces démocratiques. Elles viennent, précisément de se compter. Un peu plus de 60 pour cent des Français ne sont pas séduits par l'attrait de l'aventure.

Pour défendre la République, il y a tout de même encore des Républicains !

# SI DE GAULLE Le “plan” de Gaulle était au pouvoir

Y-a-t-il un « Plan de Gaulle » ? Telle est la question que se posent depuis les résultats des élections municipales certains journalistes. Peut-être eût-il mieux valu se poser la question avant les élections. Il faut considérer deux choses dans le « Plan de Gaulle ». Si l'on entend par « Plan » un ensemble coordonné de mesures économiques, sociales, capables de résoudre la crise actuelle, il est clair que de Gaulle n'a pas de plan. Il compte sur la « confiance », sur les Américains pour redresser l'économie française. Au point de vue social on ne trouve dans ses déclarations qu'une vague paternalisme fondé sur la « collaboration des ouvriers et des patrons », hérité de Mussolini, de Salazar et de Pétain.

Si, par « Plan », on entend la tactique légale, ou semi-légale, qui permettrait à de Gaulle de s'emparer du pouvoir, pour remplacer la République par un régime autoritaire, alors il y a un plan de Gaulle, agrémenté de quelques variantes, selon les commentateurs qui distribuent à la presse la « pensée » du général.

Ce plan, c'est celui que Gustave Hervé conseillait à Pétain en 1935, dans la Victoire, au cours d'une campagne intitulée « C'est Pétain qu'il nous faut ». Ce plan, simplifié par la défaite de nos armes, Pétain l'appliqua en 1940. C'est ce plan que de Gaulle a déjà commencé à utiliser et qu'il compte poursuivre pour arriver à ses fins. La réaction, en France, manque d'imagination. Les slogans du colonel de La Roque, de Gustave Hervé, officialisés de 1940 à 1944, retentissent de nouveau à nos oreilles avec les récents discours de de Gaulle.

Reproduction de deux clichés du magazine anglais « Lilliput » qui légendaient : « Un discours de général. Un rire de cheval ».

## D'où vient l'argent ?

L n'y a pas de miracle : l'argent du R.P.F. vient de quelque part. Paris parmi les groupements et les banques anciens commanditaires du M.R.P.

On sait aussi que, dans les conseils d'administration de certaines banques, des voix se sont fait entendre pour « l'ouverture d'une large crédit aux entreprises qui peuvent servir au relèvement du pays », ces entreprises étant, contrairement à ce qu'on pense, des maisons d'importation-exportation affiliées aux U.S.A. et gérées par les familles de l'entourage du général.

On sait également que B...homme important des postes de radio privés d'avant guerre et ayant gardé les rapports les plus amicaux avec ceux dont il faisait la publicité s'occupe à présent de la propagande du R.P.F. et lui amène ainsi l'appui d'importantes entreprises.

Peut-être sait-on moins que le conquérant intellectuel de service fit don à son maître de son ami personnel, une des « huiles » du cinéma français, Edouard C.M. Grand homme d'affaires, de la Gaumont-Franco-Film Aubert en même temps que de l'« Anglo-French Investment Corporation », qui vise les puits de pétrole bien au-dessus des services les plus secrets de beaucoup de pays, C.M. par la filière de l'aventure extrême-orientale, est arrivé tout naturellement à trouver en de Gaulle son pivot, et lui en témoigne une très palpable reconnaissance.

Le gendre du général de Boissieu entretient des liens de famille à la Banque de l'Union Européenne.

Et que dire d'une très grande et très féodale dynastie d'industriels du Centre, qui, après avoir fait sienne la cause du M.R.P., s'est trouvée plus en sécurité dans le gaullisme à l'état pur.

C'est la pression de ses dirigeants qui a, en partie, obtenu du quai d'Orsay la non-réalisation de l'accord commercial franco-tchèque sous prétexte que « les capitaux français dans les entreprises nationalisées n'avaient pas été indemnisés ». Or, sans doute, s'agissait-il des usines Skoda dont on dit que la dynastie d'industriels en question détenait de nombreuses actions. Seulement, il paraît avéré que ces actions furent, sous l'occupation, régulièrement vendues à des firmes allemandes. Alors, on ne comprend plus : la société en question défend-elle des intérêts allemands ou tente-t-elle une opération à doubles bénéfices et à longue portée politique ?

## Le plan DE GAULLE, c'est le plan PÉTAINE

(Il est intéressant de comparer ce que proposaient de La Roque et Gustave Hervé en 1935-1936, ce que Pétain a réalisé de 1940 à 1944, et ce que prépare de Gaulle et le R. P. F.)

CE QUE PROPOSAIENT GUSTAVE HERVÉ ET LA ROQUE	CE QUE PÉTAINE A RÉALISÉ DE 1940 À 1944	CE QUE PRÉPARE DE GAULLE ET LE R.P.F.
<b>Tactique électorale</b> Noyauter les partis. Le « candidat de Pétain » dans chaque circonscription. De la sorte, les différents partis avaient été faits (« C'est Pétain qu'il nous faut. »)	Pétain n'a pas eu besoin d'employer cette tactique en 1940. Mais le « noyautage » des différents partis avait été fait au préalable par Laval.	C'est la tactique employée par de Gaulle pour les élections municipales. C'est aussi celle de l'intergroupe du R.P.F. à l'Assemblée : le « cheval de Troie ».
Dissolution du Parlement. Révision de la Constitution dans un délai de six mois.	En 1940, les Chambres, après avoir donné les pleins pouvoirs constitutionnels à Pétain, sont mises en sommeil. Les « actes constitutionnels » sont pris en quelques jours, par décrets.	L'état-major de la rue de Solferino envisage la dissolution de l'Assemblée et la révision de la Constitution « dans les 48 heures ».
Ratification de la Constitution par un plébiscite.	Pétain avait prévu une Constitution et un plébiscite, mais il n'eut le loisir de réaliser ni l'un ni l'autre.	De Gaulle prévoit la ratification de la Constitution par un plébiscite.
<b>Modes de scrutin</b> Adoption d'une loi électorale qui permettrait à Pétain d'avoir la majorité absolue à la Chambre, devenue une simple Chambre d'enregistrement.	Pétain trouva plus simple de nommer lui-même un « Conseil national » qui ne put d'ailleurs jamais fonctionner.	Adoption d'un scrutin majoritaire à un tour, avec dispositions permettant au R.P.F. d'obtenir plus de 50 % des sièges.
<b>Rôle du chef de l'Etat</b> Nommer et révoquer les ministres, responsables devant lui. Est le seul à diriger effectivement la politique du pays.	Pétain, chef de l'Etat, a les pleins pouvoirs. Il nomme et révoque les ministres. Il n'est astreint à aucun contrôle.	« Une tête qui en soit une » La « Constitution de Bayeux » prévoit un chef de l'Etat omnipotent.
Dans le domaine législatif, le rôle principal est confié au Conseil d'Etat, sous l'autorité du chef de l'Etat, ou à des assemblées de notables, de type corporatif.	C'est ce que fit Pétain avec, d'une part, le Conseil d'Etat et, d'autre part, les diverses commissions du « Conseil national ».	La « Constitution de Bayeux » prévoit une 2 <sup>e</sup> Assemblée de type corporatif, composée de notables, et surtout une commission de contrôle de la constitutionnalité des lois, ayant le pas sur les Assemblées élues.
<b>Rôle des ministres</b> Ce sont des « commis », exécutant simplement les ordres du chef de l'Etat. Pris de préférence hors du Parlement.	Ministères presque totalement extraparlamentaires. Composés de « techniciens », appliquant les consignes de Pétain et Laval.	Le ministère préparé par de Gaulle est composé lui aussi de « techniciens », non parlementaires : Soustelle, Malraux, etc..
<b>Premières mesures à prendre</b> Interdiction du Parti Communiste. Eviction des communistes des syndicats. Etablissement de la censure. Interdiction des grèves. Epuration des fonctionnaires.	Ce programme, déjà mis en route par Daladier et Reynaud, fut immédiatement complété par Pétain dès sa prise du pouvoir.	Ce sont exactement les mesures que prépare l'état-major de de Gaulle. Il l'a laissé entendre dans ses récents discours, en parlant des « séparatistes » et de « l'indépendance des syndicats ».
Formation d'une police spéciale, entièrement dévouée au chef de l'Etat.	Création de la Légion, du S.O.L., puis de la Milice.	Le R.P.F. prépare, en liaison avec la D.G.E.R., la mise en place d'une police politique, placée directement sous les ordres de de Gaulle.
<b>Programme social</b> « Dans chaque entreprise, patrons, techniciens ou ouvriers prendront l'habitude de se réunir pour gérer en commun les intérêts de leur profession. » (La Roque.)	Charte du travail, comités sociaux d'entreprise, etc..	« Je souhaite l'association digne et féconde de ceux qui mettraient en commun, à l'intérieur de l'entreprise, soit leur travail, soit leur technique, soit leurs biens. »







## NOCIVITÉ DES COULEURS SANS DANGER

# Crossfire

Il y a déjà une manière de querelle de *Crossfire*. On a dit que le film, en soi, était insuffisant, qu'il n'épuisait pas, et pour cause, la question juive, qu'il n'était qu'un film policier comme un autre.

Nous payons pour constater la débilite mentale, l'abime de conformisme où se roule la moyenne de ces films américains dont l'envahissement prend d'effarantes proportions : 1<sup>er</sup> semestre 1947 : 338 films américains pour 55 français ont obtenu le visa de censure, contre respectivement 145 et 46, pendant le second semestre 1946 et 38 et 35 pendant le premier.

Il est clair en tout cas, et avant tout, que *Crossfire* se sépare tellement de l'écrasante majorité de ces objets-films standards, que de grandes précautions sont nécessaires pour en parler.

J'entends bien que l'histoire du sol-

dat ivre qui tue un juif par haine raciale est limitée, et qu'il eût été mieux par exemple, que le soldat ne fût pas ivre. J'accorde volontiers que la forme du récit conduit à s'intéresser autant à la découverte du coupable qu'à l'examen sérieux de son mobile. Je sais bien, enfin, que le film ne donne qu'un très faible reflet des préjugés antisémites aux U.S.A. et bien plus faible encore de l'hystérie raciste qui y règne, dont un film consacré au lynchage d'un nègre aurait été sûrement bien plus révélateur. Mais, dans le grand délire de la propagande belliciste, entre trois couplets sur le rideau de fer ou les états « policiers », l'antisémitisme ouvert ou allusif est une arme de pre-

mier ordre. Nos torchons du P.R.L. ne s'y trompent pas.

Dans ces conditions le film d'Edward Dmytryk, admirablement fait, plein de violence et de justesse, est donc un grand acte de courage. Il nous montre, sans ménagement, une sorte de bureaucratie militaire artificiellement maintenue en service, sans y croire, et avec quelque raison. En bref, un merveilleux terrain pour le développement du fascisme, et de sa première manifestation, la rage antisémite. Plaise à l'Armée du Salut de trouver exceptionnel et sans signification le crime raciste du soldat Montgomery; pour moi, je persiste à penser qu'il fallait « en avoir » pour oser infléchir de cette façon le genre film-déictive dans les conditions présentes de vie et de production des films aux U.S.A.

Car, la vraie question posée par *Crossfire* est finalement celle de la liberté.

Il y a gros à parier qu'Edward Dmytryk n'a pas choisi d'attaquer « la question juive » par ce biais. Toute « dignité » de la liberté d'expression dans le monde occidental » mise à part, les producteurs-distributeurs de toute l'Amérique seraient morts de saisissement sans l'histoire policière. Qui b'âmera Dmytryk d'avoir choisi entre un film policier et pas de film du tout ?

Tout compte fait, on reproche à *Crossfire* d'être en « couleurs sans danger ». L'histoire de sa condamnation récente par la « commission de recherches des activités américaines » et de son interdiction par le service de contrôle des films de la marine américaine n'en serait que plus drôle.

Pourtant, on aurait tort d'en rire. L'allusion la plus discrète à un certain nombre de problèmes, comme les rapports du fascisme et de l'antisémitisme, ou la permanence du fascisme — la moindre réserve sur la beauté de la vie en société dans le régime capitaliste — tendent à devenir un grave délit. La presse se déchaîne contre le *Stranger* d'Orson Welles, confuse pourtant, romantique et par là même peinture d'un réseau nazi clandestin. Monsieur Verdoux, le dernier film de Chaplin, est, je crois bien, plus limité et désabusé que violent et destructeur; il faut voir pourtant avec quelle préoccupation on l'a éliminé des écrans américains. Je m'abstiens volontairement de parler, dans le détail, de la fantastique imbécillité des poursuites engagées récemment contre les « rouges » de Hollywood. Toute la presse a parlé du merveilleux complet marron clair d'Adolphe Menjou, dénonçant l'influence de Moscou, au milieu des photographes. Je persiste à ne rien trouver drôle de ce délire de la peur.

PIERRE KAST.



« The Stranger » film 1946 de Orson Welles avec Orson Welles et Loretta Young.

BONNARD et Roussel (tous deux nés en 1867) voilà deux anciens compagnons que l'on se souvient d'avoir vus ensemble sur les tableaux corporatifs.

Il arrive qu'aujourd'hui leur mémoire est à nouveau associée par deux grandes expositions, l'une de Bonnard, à l'Orangerie, l'autre de Roussel, à la Galerie Charpentier.

L'admiration que nous portons aux peintres modernes, hardis inventeurs de formes, a un peu relégué dans l'ombre un peintre devenu aussi lumineux et chatoyant que Bonnard, et c'est assez naturel si l'on songe que l'on ne peut mettre sur le même plan plusieurs manières de peindre et qu'il faut choisir.

On a vanté la perpétuelle jeunesse de Bonnard, à juste titre; c'était une jeunesse 1900, bien préservée jusqu'à nos jours, ce qui peut être tenu pour miraculeux. Il y a, à l'Orangerie, de quoi nous séduire. Les visiteurs reconnaîtront d'ailleurs maintes pièces présentées en diverses expositions de ces dernières années où l'on reparla beaucoup de Bonnard, et notamment à une importante exposition présentée en 1946 par M. Bernheim. Ici, nous suivrons l'évolution de Bonnard depuis ses scènes de la vie parisienne, ses cartons, l'époque des fiançailles, les bandes d'enfants noirs, vêtus de pélerines, les ménagères, le goût japonais, les intimistes, gris délicats des linges de femmes, les bas noirs

### LA PEINTURE

## BONNARD et ROUSSEL

sur les chairs nuancées, les mises en page habiles et imprévues, puis la lumière progressivement plus chaude et chatoyante, blonde aux ombres mauves. Profusion de belles taches, semis multicolores et vifs de touches savamment agencées, les paysages ont souvent un aspect fouillis, quand même plaisant à l'œil. Certains cabinets de toilette ont un charme inoubliable comme celui où, à travers l'eau de la baignoire, transparaît le corps d'une baigneuse, baignoire, eau, corps, tout cela nageant avec les linges, le carrelage, les tentures des murs à la même surface d'une lumière aussi transparente que multicolore.



Roussel n'avait pas fort le goût du dessin et n'y excellait pas. Ses personnages sans contours fondent dans l'air ensoleillé des jardins. Car, bien qu'il eût fait quelques scènes d'intérieur, ces peintres commençant par l'intimité, il peignit surtout des fêtes galantes, grou-

pes habillés ou nus dans les vergers, les bois, les jardins d'où l'on voit la mer. Ses personnages devinrent peu à peu exclusivement mythologiques : sélènes, satyres, etc., les fêtes galantes se firent bacchantes. Mais s'il n'y avait guère de dessins dans ses tableaux dont il eût aimé que la composition eût l'ordonnance de celles de Poussin, les couleurs, dont il eût désiré probablement qu'elles eussent la sensualité de celles de Rubens, ne sont pas toujours bien suggestives, toutes mates et granuleuses qu'elles apparaissent généralement. Sa palette est assez terne, fades sont les verts de ses copieux feuillages; ses bleus de ciel ou de mer ne sont rien moins, dans ses grands panneaux, que du bleu de lessive. Il s'adonna aux vastes décorations et l'on nous montre, faubourg Saint-Honoré, un rideau de théâtre où rougeote une bacchanale conventionnelle et de mauvais goût, immense linéol où rouler les trop grandes ambitions ou les erreurs de cet ancien compagnon des « intimistes ».

GEORGES LIMBOUR

## L. CHAGALL

### Charlie Chaplin de la peinture

CHAGALL est revenu des Etats-Unis où il s'était réfugié pendant la guerre. Nous nous félicitons de la consécration officielle que lui apporte l'exposition organisée au Musée d'Art moderne. Au moment où, au nom de la « Réconciliation française », on voudrait proposer à notre admiration tant d'artistes qui surent plaire aux fidèles de Pétain et d'Hitler, il est heureux que le musée de la ville de Paris présente des œuvres qui eurent l'honneur d'être prosrites par les inquisiteurs nazis. L'immense pitié de Chagall pour les misérables ne pouvait qu'exaspérer ceux pour qui l'art ne doit procéder que de l'exaltation de la violence.

De 1908 à 1947, l'œuvre de Chagall se développe avec une frappante unité. Un sentiment d'amour profond pour le sol natal en est une des bases essentielles. Jusqu'en 1910, les tableaux peints en Russie sont sombres, animés par le seul jeu des valeurs. Dès l'arrivée du peintre à Paris, sa palette s'éclaire, ses gris se colorent, et naissent ces tons étranges et envoûtants, ces bleus et ces violets sensuels, équivalents plastiques de la joie déchirante de l'enfance retrouvée. Mais les thèmes, que ce soit la poignante tristesse devant le malheur ou le chant d'amour à la vie, sont les mêmes et tout imprégnés d'une atmosphère russe. Car si Chagall a quitté la Russie (il y est d'ailleurs revenu à la fin de la guerre et a exercé d'importantes fonctions, jusqu'en 1922, à Vitebsk, sa ville natale), c'est pour des raisons purement artistiques.

Il s'en explique lui-même : « Paris était déjà la capitale mondiale de la peinture. J'avais besoin de la couleur, la couleur qui est le souci le plus constant et le plus important des peintres français. En Russie, la peinture ne satisfaisait pas ma soif de couleurs. Je suis venu à Paris comme Van Gogh, Modigliani, Picasso et tant d'autres... Du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles, les peintres français allaient bien vivre à Rome. Je suis venu à Paris comme Poussin, Le Lorrain ou Corot sont allés à Rome. »

Les êtres vivants de Chagall ont la démarche funambulesque des inadaptés. Ils provoquent une sorte de pitié toute mêlée de remords. Il y a une parenté remarquable entre Chagall et Chaplin. L'art de l'un, comme celui de l'autre, est né du sentiment profond des contradictions de l'ordre social actuel. L'inadaptation de leurs personnages, par le privilège de la poésie authentique qui les anime, fait apparaître, sous une lumière aveuglante, le caractère féroce et implacable de la loi de la jungle qui régit le monde capitaliste. La condamnation que proclame la peinture de Chagall devient plus tragique encore par la fraternité qu'elle exprime pour les juifs persécutés. La révolte contre le sort inique de ses frères, Chagall la traduit pathétiquement dans toutes ses toiles. Et ce n'est pas seulement dans le chandelier à sept branches signant des visions apocalyptiques de la guerre, mais surtout dans cet œil si plein de détresse que l'on retrouve toujours chez ses animaux, comme chez ses êtres humains.

Ce cri d'appel à la justice n'est pas non plus désespéré, car Chagall sait que toutes ces détresses ne sont pas, comme voudraient le faire croire de faux prophètes, inhérentes à la condition humaine. Nous sentons, sous ses couleurs de rêve, sous la douceur de ses visages, ce bonheur de l'homme dans la paternité et l'amour, qu'un monde délivré de ses tares sociales pourra affirmer.

### Chagall nous dit :

— Pourquoi peignez-vous, avons-nous demandé à Chagall.

— C'est mon seul moyen d'exprimer mon amour, ma gratitude de ce que je marche sur la terre. Je ne sais pas à quel point j'ai réussi. Peut-être un autre travail m'eût-il mieux convenu. Je n'ai pas pensé à ça.

— Pour qui peignez-vous ?

— Pour tout le monde (et pour moi-même). J'ai travaillé pour mon pays où, à ma naissance, j'ai reçu tous les éléments de mon univers. Je ne les ai pas inventés. J'ai travaillé pour la France, ma seconde patrie. Elle a éclairci ma palette; elle a projeté sur moi, quand j'ai quitté la Russie tsariste, en 1910, des lueurs d'espoirs colorés. Comment ne pas dire que je travaillais aussi pour celle qui m'a inspiré toute ma vie : elle fut ma palette !

— En fait, quel public estimez-vous atteindre en France ?

— Ce public qui va vers une certaine pureté du cœur, vers la justice et l'amour de l'homme, vers tout ce qui fut, tout récemment, et comme jamais auparavant, foulé aux pieds.

— Estimez-vous qu'il faille une « éducation picturale » pour goûter la peinture ?

— Il faut, bien sûr, une certaine éducation systématique, mais pas seulement artistique, une éducation plus générale, conditionnée par le lieu et le moment.

— Apollinaire a dit que vous étiez « surréaliste ». Je pense qu'il entendait plutôt par ce mot une constante dans l'histoire de la peinture, qu'une école momentanée ?

— Ce n'est pas le mot surréaliste qu'Apollinaire a prononcé dans mon atelier de la Ruche, mais celui de surmaturel. Le surréalisme, à ce moment-là, n'existait pas encore. Il est apparu près de vingt ans plus tard. Presque sous la forme de « parti ». Apollinaire était trop grand pour penser à « une école momentanée ». Il s'agissait bien pour lui d'une constante dans l'histoire de la peinture.

— Depuis le cubisme et le surréalisme, voyez-vous, en matière de peinture, se dessiner des mouvements importants ?

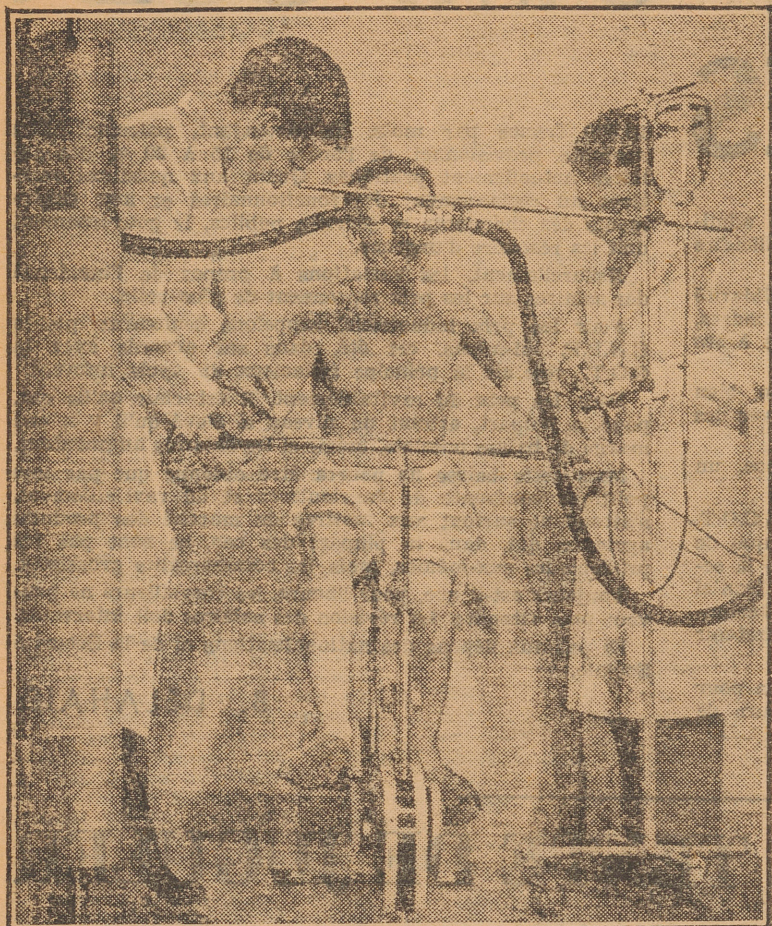
— Il m'est bien difficile de répondre à cela. Il me semble que nous sommes à un tournant historique particulier. Je ne crois pas, cependant, que l'époque actuelle n'ait pas — comme toutes les époques — en embryon, un aussi grand nombre de talents et de génies semés par la nature. Seulement, ces futurs génies n'ont pas toujours le même destin.

MORINEAU



# Une prouesse chirurgicale : L'introduction

## d'un tube dans le cœur



Avec le tube dans le cœur le sujet fait des exercices fatigants sur un vélo. Les médecins prélèvent pendant ce travail des échantillons de sang à l'artère (médecin de gauche) et dans le tube (médecin de droite) en vue de comparer les deux espèces de sang pendant les exercices



Les docteurs surveillent sur un écran fluorescent à rayons X, l'introduction du tube dans le cœur à l'aide du bras gauche. En le poussant plus loin les médecins peuvent prélever du sang dans le foie, les reins ou le cerveau. Cette opération sans douleur permet de diagnostiquer les maladies de la circulation du sang.

### ☆ ☆ EN QUELQUES MOTS ☆ ☆

#### Thérapeutique radioactive

Dans les cas de cancer de la thyroïde, de bons résultats ont été obtenus dans 15 % des cas.

Pour les cas de thyroïde hyperactive, mais non cancéreuse, on a obtenu 80 % de succès. On a également obtenu de bons résultats sur les cancers de la peau, en remplaçant le traitement par rayons X (qui peut donner des troubles en profondeur) par du papier buvard imprégné de radio-phosphore.

Pour les leucémies, les espoirs que l'on avait concernant l'usage du radio-phosphore ont été déçus. Mais dans le cas contraire de prolifération surabondante de globules rouges (polycythémie vraie), les résultats ont été excellents (dans 50 % des cas). On envisage aussi des traitements par protons pour les organes en profondeur... On envisage également de rendre radioactif du bore préalablement ingéré, en l'irradiant avec un faisceau de neutrons pour le rendre radio actif sur place.

Dans les cas de gangrène, les radio-traceurs sont précieux pour repérer les points de blocage des artères (radio sel).

Le Dr. Lou Beer (Université de Californie) a fait inciser du radio-phosphore à des malades qui devaient opérer de cancers du sein. La région malade s'est montrée 25 % plus radio-active que les régions saines. Parmi 20 cas douteux, ils ont présenté ce symptôme ; 9 autres n'avaient que des tumeurs bénignes, et un avait une tumeur maligne extrêmement petite.

Tout ceci a été obtenu avec les quelques radio-éléments du début. Mais lorsqu'on parviendra à incorporer ces radio-éléments à des corps compoqués — amino-acides et hormones — pour lesquels les tissus cancéreux ont une grande affinité, on possèdera un élément de diagnostic pour le cancer.

Or le radio-iodé coûte actuellement 1,65 dollar, le radio-phosphore 1,03 dollar, le radio-soufre 36,56 dollars, alors que le traitement par rayons X revient à 3 et 5 dollars. Le radio-carbone revient à 50 dollars et le radio-argent à 35 dollars. Ces prix sont inférieurs au prix de revient que l'on espère pouvoir encore diminuer.

#### Une étude sur les centres

récepteurs du cerveau humain

Une conférence d'un éminent physiologiste soviétique, l'académicien Constantin Bykov, au sujet des nouvelles découvertes réalisées dans le développement de la théorie de Pavlov sur l'activité nerveuse supérieure a éveillé un vif intérêt.

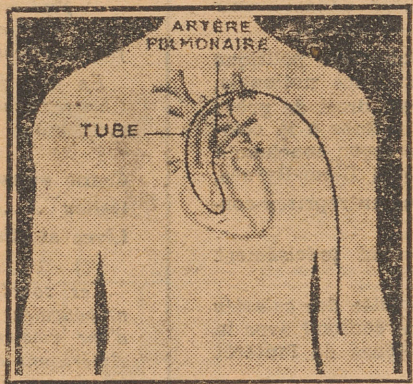
L'académicien Bykov est l'un des disciples du grand Ivan Pavlov. En étudiant la théorie de son maître, C. Bykov développa, en particulier, la théorie de la connexion entre l'écorce cérébrale (ou cortex) et les organes internes. Il a prouvé qu'il existe dans l'organisme humain des centres qu'il appelle « récepteurs » et qui signalent aux cortex un manque de nourriture ou d'eau dans l'organisme. C'est du cortex que proviennent les sensations de faim ou de soif.

L'organisme animal et l'organisme humain ont des centres semblables, qui enregistrent les excitations mécaniques, chimiques et thermi-

ques, et les transmettent au cortex. Ces centres enregistrent même des changements infinitésimaux dans la pression et dans la composition chimique du sang.

Les découvertes de l'académicien Bykov ouvrent de vastes perspectives à la médecine pratique. Des neuropathologistes, des psychiatres et des chirurgiens les utilisent dans le diagnostic et le traitement d'un certain nombre de maladies. Il ont déjà établi que les maladies des organes internes tirent souvent leur origine d'une perturbation dans l'activité du cortex.

Ce dessin représente le trajet du tube qui suit la veine en passant par le côté droit du cœur dans l'artère pulmonaire



## Qu'est-ce que la streptomycine ?

Il était difficile, jusqu'à présent, d'employer la streptomycine sur une large échelle. Sa production limitée ne permettait pas de la mettre à la disposition des praticiens. Si, à l'heure actuelle, les quantités de produit dont on dispose sont encore restreintes, on peut prévoir que, dans un avenir assez proche, on pourra généraliser la thérapeutique par streptomycine.

Mais qu'est-ce que la streptomycine ? C'est une substance qui s'oppose à la vie. Entendons-nous ; il ne s'agit pas d'un poison mais d'un corps qui arrête la multiplication des cellules vivantes. Par là elle s'apparente à la pénicilline, à la clitocybine. Mais, alors que la pénicilline est détruite dans le tube digestif, la streptomycine peut être introduite dans l'organisme par voie buccale. Toutefois, elle est d'une plus grande efficacité si on l'injecte par voie sous-cutanée, intramusculaire ou intraveineuse. Ces injections doivent se faire toutes les trois ou quatre heures car, et par là encore elle s'apparente à la pénicilline, la streptomycine est rapidement excrétée par l'urine. Les doses utilisées pour l'homme varient entre 1 à 3 grammes par 24 heures et peuvent atteindre, dans des cas tout à fait exceptionnels, 10 grammes par jour. En tout cas, le traitement complet comporte des doses totales élevées. La quantité totale à administrer aux malades tourne autour de 360 grammes, 1 gramme correspondant à un million d'unités.

Quoique le traitement de la tuberculose par la streptomycine ait donné d'excellents résultats, il ne semble pas que son action sur l'homme soit efficace dans les cas de tuberculose clinique. Elle s'opposerait à la multiplication des bacilles plus qu'elle ne les détruirait, mais la prolongation du traitement est parfois rendue impossible par l'apparition de phénomènes d'intoxication.

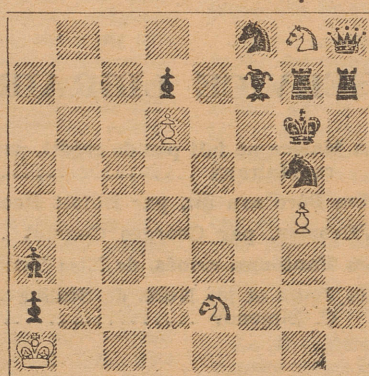
Par contre, la streptomycine paraît donner, chez l'homme, de très bons résultats dans la lutte contre les infections dues à des germes gramon négatifs. On a obtenu également des succès dans le traitement de certaines maladies comme la stua-rénie.

Signalons, pour terminer, que certains troubles visuels ou auditifs ont été enregistrés à la suite d'injections prolongées de streptomycine.

J. MOULINS.

T. L.

#### Problème inédit N° F. 22 T. KARDOS (Budapest)



Mat aidé en deux coups  
Traité aux noirs

## LES ECHECS

PAR R. CHERNY

#### LES FINALES INSTRUCTIVES

13 blancs : Blackburne (1874).  
Rh1, Dh5, Ta1, Tf1, Fe1, Fc4, Cd5, Cg5.  
Pa2, b2, e4, g2, h2.

15 noirs : Fg7, Dd8, Ta8, Tf8, Fc8, Fe5, Cc6.  
Cb6, Pa7, b7, c2, c7, d6, f7, h7.  
Aux blancs à jouer.

Voici la magnifique combinaison qui fut jouée par Blackburne :

1. Dxc6+ Rxd.
2. Ce6+ Rh5.
3. Fe2+ Rh4.
4. Tf4+ CxT.
5. Pg3+ Rh3.
6. Cxc mat.

#### PRIX NOBEL ET SPECIALISTES DE PREMIER PLAN

ont collaboré pour que le numéro d'octobre de

### atomes

soit la PUBLICATION DE CHOIX à la portée de tous ceux qui s'intéressent à la Science.

Présentation nouvelle sans augmentation de prix — en vente partout — 36 p. illustrées. 40 fr.



# UNE RÉVISION QUI S'IMPOSE : CELLE DES SALAIRES

**U**NE démocratie ne saurait exister sans que soit assurée la vie des travailleurs. Le minimum que l'on puisse demander, c'est que ces derniers puissent, en échange de leur travail, mener une existence décente.

Pour affirmer que ce minimum est actuellement atteint, il faudrait une singulière impudeur. Le Monde lui-même ne l'a pas.

« Nous savons fort bien que le niveau de vie des travailleurs est inférieur au niveau des prix et qu'il est trop facile de prêcher la résignation, de dire que nous devons tous, à notre place, supporter une partie des pertes matérielles subies par le pays. Il y a toujours quelque hypocrisie et quelque égoïsme dans ces sermons trop aisés. »

Ainsi s'exprime M. Rémy Roure dans le numéro daté du 23 octobre. Dont acte !

De 1945 à 1947, le revenu national s'est considérablement accru, étant donné que la production est passée d'un niveau très bas à un indice voisin de celui de 1938.

Or, le revenu des salariés n'a nullement augmenté en proportion. A une production redevenue presque normale, malgré les limites que lui impose le manque de charbon, correspond actuellement une situation matérielle inacceptable pour l'ensemble de ceux qui vivent d'un salaire. Beaucoup d'entre eux manquent du nécessaire; ils ne peuvent plus s'alimenter suffisamment, ni se vêtir.

Il est clair que, dans la mesure où les salariés ne profitent pas de l'amélioration de la conjoncture économique et de l'augmentation du revenu général du pays, d'autres en profitent d'autant plus.

Comme l'avoue M. Rémy Roure, les prêches que font ces autres pour en appeler à l'esprit de sacrifice des travailleurs sont plutôt déplacés...

Les sacrifices, les salariés ont prouvé qu'ils savaient les accepter.

Mais, s'ils en font, c'est pour améliorer dans l'avenir leur sort, en même temps que celui de la nation.

Or, le gouvernement Ramadier pratique une politique antiouvrière et vend à l'encan l'indépendance nationale. Sécurité sociale, statut des fonctionnaires, droit de grève sont menacés. L'économie française est offerte à la colonisation américaine, comme le prouve de façon concluante l'exemple du cinéma, objet des tractations Blum-Byrnes.

« Se sacrifier » pour faciliter de telles entreprises correspondrait à une volonté de suicide.

Défendre la démocratie et le pays, c'est précisément s'y opposer.

Ainsi, aujourd'hui plus que jamais, la lutte des salariés pour faire aboutir leurs revendications se confond avec la lutte pour la démocratie et pour la défense de l'intérêt national.

Pour être forts et pour triompher, les travailleurs doivent être unis et organisés.

L'organisation qui les réunit pour la plupart et qui est seule à les défendre valablement dans tous les cas, c'est la C.G.T.

Que l'objectif des ennemis de la démocratie soit de disloquer d'abord la C.G.T., rien n'est donc plus logique.

Le malheur, pour eux, c'est que rien ne soit plus difficile.

Dans deux branches très importantes de l'activité nationale, celle des transports maritimes et celle des transports de voyageurs dans l'agglomération parisienne, on a mésestimé la force des travailleurs et on les a réduits à la grève. On pensait les faire céder et déconsidérer leurs dirigeants syndicaux. On espérait détruire la cohérence du mouvement en en détachant les cadres, soit par des séductions, soit par des menaces.

« Du commandant au mousse, du chef-mécanicien au nettoyeur, du commissaire au garçon, fait unique dans les annales du mouvement syndical maritime, tous ensemble, ils viennent de faire grève. »

Ainsi s'exprimait, dans la Vie ouvrière de la semaine dernière, A. Gruenais, secrétaire général de la Fédération nationale des syndicats maritimes.

En 48 heures, gain de cause était obtenu, et notamment 15 % d'augmentation : « Si la grève a été d'aussi courte durée, précisait Gruenais, c'est incontestablement grâce à l'union des états-majors et des équipages. »

Dans un élan unanime, les agents du métro, ingénieurs comme poinçonneurs de tickets, ont obtenu les avantages demandés.

L'accord conclu a stipulé « qu'aucune sanction administrative ne serait prise et qu'aucune poursuite judiciaire ne serait suivie pour faits de grève ».

Le gouvernement a dû renoncer, grâce à la solidarité de tous, aux mesures qu'il envisageait contre les cadres, coupables de n'avoir pas répondu pendant la grève à ses réquisitions illégales.

Dans les deux cas, marine marchande et métro, bien qu'il s'y soit d'abord refusé, il a dû négocier avec les délégués cégétistes pendant la grève.

Peut-être en sera-t-il incité à plus de prudence, un autre jour, avant d'en provoquer une nouvelle...

Les coups de boutoir que l'on voulait porter à la C.G.T. ont piéusement échoué. Ils n'ont eu, pour effet, que de renforcer son autorité et son prestige. Au début de la semaine dernière, la grève du métro à peine terminée, Daniel Mayer, ministre du Travail, éprouvait le besoin de demander au bureau confédéral de bien vouloir venir l'entretenir des revendications de l'heure...

On l'a renseigné : Révision générale des salaires pour le 1<sup>er</sup> décembre, avec minimum vital aux alentours de

10.500 francs par mois. En attendant, paiement d'un acompte provisionnel de l'ordre de 15 à 20 % des salaires actuellement pratiqués. Quant aux questions relatives au reclassement des fonctionnaires et aux traitements des cheminots et services publics, le gouvernement doit les résoudre d'urgence.

Naturellement, les variations à propos de l'incidence des salaires sur les prix reprennent de plus belle.

Pour les prix industriels, rappelons seulement que le C.N.P.F. lui-même, cet été, dans ses accords avec la C.G.T., rejetait le principe fallacieux du cycle infernal.

Pour les prix du ravitaillement, il est clair qu'ils ont, pour la plupart, atteint un niveau si élevé qu'il y a une marge de baisse possible, même si les salaires augmentent.

Mais cette baisse ne pourra être obtenue que par une politique cohérente de l'agriculture et du ravitaillement, s'attaquant surtout aux maîtres du marché des produits agricoles qui, dans la plupart des cas, ne sont pas les producteurs eux-mêmes, mais les commerçants grossistes.

Toujours est-il que, pour l'heure, les travailleurs ne peuvent plus attendre. La révision des salaires doit intervenir.

Et pas aux dépens des nationalisations ni de la Sécurité Sociale.

B. DELAHAIE.

## LA ROUMANIE TENTE DE JUGULER l'inflation

**P**OUR comprendre le sens et la portée des mesures d'assainissement prises en août dernier par le gouvernement du Dr Graza, on ne peut mieux faire que de citer certains chiffres montrant le degré d'inflation atteint par la Roumanie.

En juin dernier, la Commission des Changes avait fixé le cours officiel des devises à :

Franc suisse .....	104.451 lei
Dollar .....	450.187 lei
Livre sterling .....	1.812.242 lei

Ces cours, en continue ascension, ne pouvaient être fixés, à cette date, que d'une manière toute provisoire, et les Américains avaient déjà anticipé, puis-que les envois qu'ils faisaient pour « venir en aide » à la Roumanie étaient payés à raison de 650.187 lei pour un dollar.

Quant à la circulation monétaire effective (déduction faite des comptes en banque et des titres de créances sur les caisses de l'Etat), elle se montait à la somme gigantesque de 47.000 milliards de lei.

Bien entendu, une pareille inflation ne pouvait qu'être l'indice d'un trouble économique des plus graves, dont les victimes étaient les salariés, et dont bénéficiait, au contraire, cette classe de spéculateurs et de trafiquants dont nous connaissons trop bien nous-mêmes la mal-faisance.

Peu de salariés étaient en mesure de payer des prix tels que 280.000 lei pour un kilo de pain ou 680.000 lei pour un kilo de viande.

En fait, malgré les augmentations répétées des salaires, celles-ci se trouvaient toujours distancées par la hausse des prix — nous connaissons ce processus et savons par expérience que, s'il existe un soi-disant « cycle infernal », ce ne sont pas les salaires qui le déterminent, mais bien les prix. Tant et si bien que les malheureux salariés rou-

maines, ainsi d'ailleurs que les classes à revenus modestes, ne disposaient plus que d'un pouvoir d'achat variant entre 18 et 25 % de celui de 1938.

Telles sont, en gros, les raisons qui ont déterminé le gouvernement roumain à tenter une stabilisation monétaire, combinée avec un plan de redressement de l'économie du pays.

Cette opération ne date que du 15 août dernier. Elle n'a pu encore produire tous ses effets et personne ne peut légitimement préjuger ni de sa complète réussite ni de son échec partiel ou total.

Cependant, ce que l'on peut d'ores et déjà reconnaître, à l'honneur de nos amis roumains, c'est à la fois la sagesse et la hardiesse des dispositions prises, qui, répétons-le, découlaient nettement de la situation que nous venons de décrire.

Voici donc l'essentiel des dispositions de la loi votée le 15 août 1947, par le Parlement roumain, et mises en application à cette même date :

Toutes les monnaies roumaines — billets de la Banque nationale, monnaie divisionnaire émise par le ministère des Finances, monnaies scripturales diverses — sont retirées de la circulation. Leurs détenteurs sont obligés de les présenter à l'échange. La nouvelle monnaie, qui a désormais cours légal, est déterminée comme suit :

— Un lei nouveau représente 20.000 lei anciens ;

— La nouvelle unité monétaire a une valeur en or, correspondant à 6 milligrammes 6, au titre de 9/10.

Au moment où il verse ses lei anciens, le détenteur de cette monnaie ne reçoit, en lei nouveaux, que la somme à laquelle lui donne droit la catégorie à laquelle il appartient. Ces catégories sont au nombre de trois :

Agriculteurs : chaque chef de famille peut toucher la contrepartie de 5 millions de lei anciens, soit 250 nouveaux ;

Producteurs et salariés : 3 millions de lei anciens, 150 lei nouveaux ;

Non producteurs : 1,5 million de lei anciens, 75 lei nouveaux.

Les entreprises occupant des salariés, à l'exception des entreprises commerciales, peuvent échanger la somme correspondant au chiffre des salaires versés par elles en juin 1947.

Tous les lei en excédent restent bloqués jusqu'à nouvel ordre.

Ces dispositions rigoureuses tendaient d'abord à stériliser la circulation monétaire en excès, à obliger les détenteurs de stocks à les mettre rapidement sur le marché et à inciter les nombreux pos-

sesseurs d'or et de devises fortes à les porter à l'échange aux guichets de la Banque nationale.

Sur ce dernier point, des résultats satisfaisants ont déjà été obtenus, puisque, dans le court délai qui leur avait été imparti (30 août), les possesseurs d'or et de devises en avaient déjà versé pour près de 10 millions de dollars, soit environ un dixième de la circulation monétaire totale d'avant la stabilisation. De même, de nombreux stocks, accumulés dans l'attente de la hausse des prix, se sont brusquement dévoilés.

Mais le but essentiel de la réforme n'était pas tant de juguler l'inflation que de rétablir le pouvoir d'achat des salariés. C'est pourquoi, à cette même date du 15 août, ont paru des décrets fixant à la fois le barème des salaires et les prix d'un certain nombre de denrées.

Pour les salaires, le principe était de leur attribuer un pouvoir d'achat trois ou quatre fois supérieur à celui d'avant la stabilisation.

Pour les prix, ils ont été généralement fixés en tenant compte de ceux pratiqués dans l'ancienne monnaie sur le marché libre.

Sans entrer dans le détail des nouveaux barèmes, indiquons qu'un ouvrier de la catégorie la moins favorisée pouvait désormais acheter comme denrées alimentaires, sur son salaire journalier : un kilo de pain ; une livre de viande ; cent grammes de beurre ; deux kilos de pommes de terre ; un kilo de tomates ; un kilo de pommes, représentant une valeur de 57 lei. Il lui restait alors une somme de plus de 95 lei pour ses autres dépenses.

☆

C'est donc par un acte d'autorité que le gouvernement roumain a résolu de remettre en ordre l'économie du pays, en rétablissant du même coup le niveau de vie des travailleurs.

Y aura-t-il pleinement réussi ? A cela, il est encore trop tôt pour répondre ; la bataille se livre pour le moment, et ceux qui la conduisent ont choisi sans doute un moment favorable : la récolte de 1947, élément capital dans ce pays essentiellement agricole, est bonne ; la dépréciation catastrophique de la monnaie justifiait pleinement, aux yeux de la très grande majorité de la population, que fussent prises des mesures radicales. Ce sont là des facteurs de succès. Mais le plan est-il sans failles ? Les forces adverses peuvent-elles victorieusement contre-attaquer ? C'est ce que nous saurons dans quelques semaines ou quelques mois.

GASTON COHEN

### ☆ SERVICE LIBRAIRIE ☆

De Gaulle et les siens, par André Wurmser .....	157 50
Premier Combat, par Jean Moulin (Max) .....	150 »
Le Pain de la corruption, par Yves Farge .....	70 »
L'Homme communiste, par Aragon .....	120 »
Sainte Colline, par Gabriel Chevalier .....	180 »
Federico Garcia Lorca, par Louis Parrot .....	210 »
Aragon, par Claude Roy .....	120 »
Paul Eluard, par Louis Parrot .....	120 »
Héloïse et Abelard, par Roger Vailland .....	135 »
Je suis un aboutique, de J.-P. Lacroix .....	120 »
Puccerrampion, de Andrée et Jean Viollis .....	130 »

### ☆ SERVICE LIBRAIRIE ☆

La Maison ne fait pas de crédit, par Clara Malraux .....	110 »
Mon Père m'a dit, par Elliott Roosevelt .....	140 »
L'Evasion, par Georges Cogniot .....	125 »
Les Fantômes armés, de Elsa Triolet .....	120 »
Les Jours et les Nuits de Stalingrad, de C. Simonov .....	100 »

AU SIEGE D'ACTION : 3, rue des Pyramides, Paris (1<sup>er</sup>). Paiement par mandat-chèque, versement au C.C.P. 4195-47 ou envoi contre remboursement. Port pour un livre : 34 francs.



## GRAVES MENACES SUR NOTRE ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

Depuis la Libération, l'enseignement technique est en butte à de multiples attaques : manœuvres et sabotages des éléments techniques pour garder en main l'apprentissage qui fut leur chose sous Vichy ; « incompréhension » — pour ne pas dire autre chose — du Gouvernement qui leur a trop souvent laissé le champ libre... Du Gouvernement qui a, tour à tour, interdit l'ouverture de nouveaux centres de formation professionnelle, distribué les bourses au compte-gouttes, « organisé » le recrutement de telle sorte qu'en 1945, déjà, un professeur de dessin industriel devait s'occuper de 90 élèves et un professeur de français de 100 à 120 élèves, ruiné systématiquement les heureuses initiatives de la C.G.T., et, notamment, son projet de statut de l'apprentissage, laissé sans cesse bafouer la loi Astier, en abandonnant les apprentis au « bon » vouloir de patrons dont certains leur versent royalement 3 francs de l'heure...

Le 1<sup>er</sup> octobre, 52 centres d'apprentissage n'ont pas ouvert leurs portes, tandis que 13 autres étaient sur le point de fermer. Au seul collège technique du Perreux, il n'y a eu que 180 places pour 240 inscrits (et encore les inscrits étaient-ils des privilégiés !). Certains de nos industriels sont totalement privés d'apprentis ; ainsi, la verrerie, qui ne compte qu'une école en France... Et, pendant ce temps, l'enseignement technique « privé » grouille dans la Seine 87.000 élèves contre 46.000 à l'enseignement technique laïc !

Mais, point troublé le moins du monde par cette situation, le Gouvernement a décidé, sur avis de la fameuse COMMISSION DE LA GUILLOTINE, de supprimer 1 milliard sur 3 aux centres de formation professionnelle accablée et d'en faire ainsi disparaître 30 %. (Dans ces conditions, 20.000 ouvriers seulement seront formés cette année, au lieu des 40.000 prévus par le plan Monnet.)

Jeudi dernier, il faisait porter la question de l'enseignement professionnel devant la COMMISSION CENTRALE D'ENQUETE SUR LE COUT ET LE RENDEMENT DES SERVICES PUBLICS. (Encore une trouvaille, cette Commission !)

Et, le 23 octobre, deux décisions étaient prises en haut lieu :

1<sup>re</sup> Suppression de 3 millions destinés à la nourriture et à l'entretien des apprentis. (Mesure qui va entraîner l'arrêt pur et simple de l'apprentissage pour un grand nombre de jeunes gens.)

2<sup>re</sup> Suppression de 4.500 emplois de personnel de direction, d'administration, d'enseignement et de service sur 14.820 (30 %).

Je rappelle, d'autre part, que le problème des salaires du personnel de l'enseignement technique est en suspens devant les pouvoirs publics depuis le mois de mai dernier. Et qu'un professeur technique adjoint, recruté par concours et après un stage dans une école normale d'apprentissage, ne gagne que 11.019 francs par mois à Paris. (Bien entendu, ce salaire est très inférieur en province par l'abaissement de zones allant jusqu'à 25 %.)

Après cela, M. Ramadier fera l'étonné si, dans quelques jours, le personnel de l'enseignement technique se met en grève !

Enfin, voilà les faits.

Sachez encore que le Bureau national du Syndicat de l'enseignement technique vient de publier une énergique protestation et que, vendredi prochain, la Commission centrale d'enquête sur le coût et le rendement étudiera à nouveau cette question (entre parenthèses, essayez donc de vous faire une idée sur le coût et le rendement respectifs de l'enseignement professionnel et... de la guerre d'Indochine, par exemple...) et jugez !

Evidemment, les cléricaux sont là, comme toujours, à la pointe du combat, et Georges Cogniot, rapporteur du budget de l'Education nationale, qui défendait pied à pied, au mois de juillet dernier, notre enseignement technique avec ses collègues communistes de la Commission des Finances (en l'absence des commissaires socialistes), pouvait dire des commissaires M.R.P. qu'ils faisaient preuve d'un « acharnement zoologique ». Effectivement, ces messieurs ont tout de la bête de proie !

Alors ? Alors, on ne comprend pas. Ou bien l'on comprend que M. Ramadier et ses collègues font à la fois le jeu de la réaction cléricale... et de l'impérialisme américain.

GUY LECLERC

# la Page de nos Lecteurs

## LETTRE OUVERTE A SACHA GUITRY

L'auteur de cette « lettre ouverte » est M. Henry Meggle, déporté à Buchenwald pour faits de résistance, et dont Pierre Courtade a présenté le témoignage, en 1945, dans un article d'action que nos lecteurs n'ont certainement pas oublié, sous le titre : Le Système.

C'EST moi, Monsieur Guity, qui vous ai dit « merde ».

Vous l'aviez entendu, en salle Fleyel, aussi clairement que vous pouvez le lire ici. Mais vous n'avez pas réagi.

Sans doute avez-vous craint d'en entendre les raisons devant « votre » public. Aussi, m'avez-vous invité à en discuter, tête à tête, dans votre loge.

Je vous croyais plus courageux, et je pensais que, loyalement, vous m'auriez accordé la parole que je demandais. Mais si vous vous croyez fort pour tenter la démonstration de votre innocence, vous êtes moins sûr de vous lorsqu'il s'agit d'en discuter publiquement.

Décidément, il semble que vous n'aimiez le public que pour le tromper, et n'acceptiez de prendre qu'une responsabilité partielle de vos actes, de vos paroles ou de vos écrits.

Vous souvenez-vous du mois de janvier 1946 ? Vous faisiez circuler « sous le manteau » un papier que vous appeliez « ma défense ». Comme vous le dites vous-même : cette défense, il a bien fallu que quelqu'un se dévouât pour la prendre. Mais voilà, il n'y avait personne, et vous êtes devenu votre seul défenseur, votre seul partisan, votre seul adepte.

Alors, pourquoi, grands dieux ! avez-vous fait tant d'embarras lorsqu'un quotidien du matin décidait de la publier ?... Les faits que vous y avanciez n'auraient-ils pas été exacts ?...

Vous m'avez à l'époque téléphoné. Vous m'avez annoncé l'envoi d'une preuve définitive et incontestable. Je l'attends encore.

Si lundi soir vous m'avez laissé la parole, voici ce qu'à peu près, monsieur, je vous eusse dit :

« Vous m'avez insulté et avec moi les quelques milliers de Français dont vous semblez encore ignorer la mort ; j'ai réagi sous l'insulte, et je m'en explique ».

« Ayez avant tout s'il vous plaît la décence d'admettre qu'il y avait autre chose à faire qu'aller au théâtre ou en faire sous l'occupation — et je vous fais l'honneur de penser que vous ne me désavouerez pas. »

Et puis je vous aurais dit : « Avant Fresnes et Drancy que vous avez connus, il y eut Fresnes et Drancy première période, et beaucoup d'autres camps encore que vous n'avez pas connus, au temps où vous étiez reçu par Goering. » Et j'aurais ajouté : « De grâce, ne parlez pas de votre martyre ; le martyre des lendeurs de cuites, ou celui du goinfre qui se plaint d'une indigestion lorsque le voisin crève de faim ». Et vous ne m'auriez pas contredit.

Je vous aurais dit encore : Lorsque après maintes supplices vous avez accepté d'assez mauvaise grâce d'intercéder en faveur de Tristan Bernard, auprès de vos amis nazis, vous aviez oublié qu'il était marié et que sa femme était aussi arrêtée. L'oubli est pardonnable et vous ne vous en êtes pas vanté. Seulement ne dites pas : « ...Lorsque je me suis offert en otage... »

Et je vous aurais dit bien d'autres choses encore.

Mais vous m'avez envoyé un de vos amis pour m'inviter à vous rejoindre dans votre loge après la conférence.

Eh bien, non, Monsieur Guity, je n'avais pas à me déplacer vers vous, qui ne m'avez pas accordé la parole lorsque je la demandais. De plus, la politesse la plus élémentaire eût exigé que vous acceptiez ma proposition de répondre publiquement.

Vous ne l'avez pas voulu.

Et pourtant, vous aviez beau jeu ; la salle unanime vous eût soutenu. Car aucun de ceux que vous avez insultés n'était là pour vous répondre. Vous le saviez et vous n'avez pas de réponse prête ; pas plus que vous n'en auriez eu si André Billy avait été présent pour vous crier : « C'est faux ! ». Votre imagination vous pousse à prononcer des paroles regrettables, et votre manque de courage consiste à citer le témoignage des morts, de Bergson à Arnyvelde (j'ai même entendu prononcer, ô comble de l'impudence ! le nom de Benjamin Crémieux).

Vous êtes devenu bien arrogant, Monsieur Sacha Guity, depuis le temps où l'en ne pouvait entrer chez vous sans être fouillé, toisé, sans avoir montré « patte blanche », lorsque votre service d'ordre personnel filtrait soigneusement ceux qui allaient vous voir (vous aviez donc alors une raison de craindre quelque chose ?) à moins qu'ils ne fussent en uniforme allemand.

Mais surtout vous êtes devenu bien inconscient, ou aveugle, si vous acceptez que « votre » public ne soit plus le Tout-Paris d'avant guerre, mais seulement les quelques centaines de vichystes notoires ou de miliciens évadés qui ont trouvé en vous leur porte-parole ou leur prête-nom.

Voici, Monsieur Guity, ce que je vous eusse dit si les valets de l'indignité qui manifestaient pour vous en salle Fleyel m'en avaient laissé le loisir.

Mais vous ne l'avez pas voulu.

## MOTS CROISÉS

PAR  
ALAIN THIERRY

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

## JOURNAL

Horizontalement : 1. Elles vont même jusqu'à prier les journaux. 2. C'est sur elle que l'on corrige le texte du journal. 3. Tel n'est pas en général le travail du journaliste ; Possession. 4. On ne peut éviter leurs atteintes ; Il ne comprend pas. 5. Ce qu'il y a dans les journaux. 6. Reproduit dans le journal en indiquant l'auteur ; L'objet de son amour. 7. Quatre lettres de Toscane ; On le jette avec quatre compagnons. 8. Pronom personnel ; Ses multiples et ses sous-multiples sont dédaignés ; Un inconnu chargé d'innombrables méfaits. 9. Quand on y croise le fer, ça donne matière à écho pour un journal ; Département. 9. Forme du journal.

Verticalement : 1. Il fait le journal. 2. Elle fait le journal. 3. Ils mènent, hélas ! maints journaux par le bout du nez ; Abréviation bien connue. 4. Anagramme d'une mesure de surface ; Saut de côté. 5. Ville nord-africaine ; Elle a une gorge mais ne chante pas. 6. Anagramme d'un immense défilé pour une bouteille ; Jeu ou outil. 7. En vie ; Elle est tribunaire des eaux ; Phonétiquement, proche de la mort. 8. Il n'a commercialement plus de sens ; Le français en est venu. 9. Reste en place.

## SOLUTION DU PROBLEME DE MOTS CROISES « L'ESPRIT DE L'ESCALIER »

Horizontalement : 1. Escaliers. 2. Ski ; Art. 3. Cl ; Pie ; Su. 4. Old ; Col. 5. Laid ; Loup. 6. All ; Tau. 7. Dé ; Les ; Dd. 8. Ait ; Cor. 9. Ravautage.

Verticalement : 1. Escalader. 2. Ski ; Ais. 3. Cl ; Ch ; Ay. 4. Pic ; Lia. 5. Laid ; Tétu. 6. Ire ; Las. 7. Et ; Cou ; Ca. 8. Sculpture.

## Les idées et les livres

# L'HISTOIRE DE LA DIPLOMATIE de V. POTIEMKINE

Le III<sup>e</sup> tome de l'Histoire de la diplomatie, publiée en U.R.S.S. sous la direction de Potiemkine, vient de paraître en traduction française (1). Cette histoire comble une lacune incompréhensible. Il n'y avait pas, ni pour les spécialistes, ni pour le grand public, d'histoire générale de la diplomatie. Il n'existait que des ouvrages trop anciens, comme le Manuel de politique étrangère, de Bourgeois, ou fragmentaires, comme les travaux d'Ansel, ou de Jacques Chastenet. Depuis la Libération avaient paru quelques livres de vulgarisation, comme Les Origines de la diplomatie, de Ragnat Numélin, ou La Diplomatie française, de M. Carlo Laroche. Mais ces deux petits livres, malgré leur intérêt, étaient limités dans le temps et dans l'espace.

L'Histoire de la diplomatie, de Potiemkine est, au contraire, un travail collectif, dû aux meilleurs savants et historiens de l'Union soviétique : I. Mintz, A. Pankratova, V. Potiemkine, N. Kolchanovskaya, et E. Tarké.

Il eût d'ailleurs été sans doute

impossible à un seul homme de mener à bien une telle étude, qui commence avec la diplomatie des Assyriens, des Pharaons et des Hittites, pour se terminer avec la guerre de 1939.

Evidemment, le développement prend davantage d'ampleur au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'époque contemporaine. Le premier tome, qui allait des origines à la guerre de 1870, comptait 576 pages pour plusieurs dizaines de siècles, le tome deux, qui englobait la période 1870-1919, en avait 452 ; le troisième et dernier tome, consacré aux vingt ans de l'entre-deux-guerres, est un monument de plus de 900 pages.

C'est celui qui intéressera certainement le plus le grand public, que les événements des dix dernières années ont amené à s'intéresser à la politique internationale et à la diplomatie plus qu'il n'était coutume avant guerre. L'histoire de la diplomatie de l'entre-deux-guerres se divise assez nettement en trois étapes principales :

La première (1919-1923) est caractérisée par une intense activité

diplomatique des Alliés, tendant à renforcer le système né à Versailles, et à isoler l'Union soviétique, pour l'écraser ensuite par une intervention armée. Les documents diplomatiques cités complètent et confirment le livre passionnant de MM. Sayers et A. Kahn, La grande conspiration contre la Russie, auquel j'aurais consacré une chronique dès sa parution.

La deuxième période (1923-1929) est marquée par l'aggravation des contradictions internes créées par le système de Versailles, et aussi par l'ébranlement progressif de ce système ; enfin, par l'évolution des pays capitalistes vers la reconnaissance diplomatique de l'Union soviétique. On n'avait pas pu abattre le « colosse russe » ; on était obligé, bon gré mal gré, de constater qu'il existait, et de négocier avec lui.

La troisième étape (1929-1939) s'ouvre avec la crise économique mondiale ; elle est marquée par l'écroulement du système créé à Versailles ; Les Etats agresseurs, Allemagne, Italie, Japon, préparent ouvertement la guerre, et passent

à l'attaque sur différents points du globe. Devant ces menaces, les démocraties, au lieu d'opposer un front uni, cherchent à localiser les conflits, c'est-à-dire qu'elles abandonnent l'un après l'autre les secteurs attaqués aux agresseurs. Enfin, elles cherchent, non à se défendre collectivement, mais à détourner l'orage vers l'Union soviétique. C'est le sens de la non-intervention en Espagne, de Munich, de la politique franco-britannique en 1939. Cette politique de concessions successives, loin de calmer les agresseurs, devait conduire inévitablement au conflit mondial.

Tels sont, brièvement résumés, les principaux points traités dans cette magistrale Histoire de la diplomatie. Ils le sont avec méthode, objectivité, et aussi avec ce brio qui rend attrayantes les questions les plus épineuses. Il ne m'était pas possible, dans le cadre limité de cet article, de rentrer dans une analyse plus détaillée.

JEAN BLANCHARD

(1) Librairie de Médecis.



# action

HEBDOMADAIRE DE L'INDEPENDANCE FRANÇAISE

LIRE EN PAGE 6

UNE CROISIÈRE  
DU HASCHICH AU CAIRE

RÉCIT DE J.-F. ROLLAND

## CET HOMME EST DANGEREUX

(Conte traduit de l'américain)

### POPAUL ET LA QUADRATURE DU CERCLE



cet homme à l'aspect taciturne cherche-t-il à résoudre un problème de mots croisés ?..



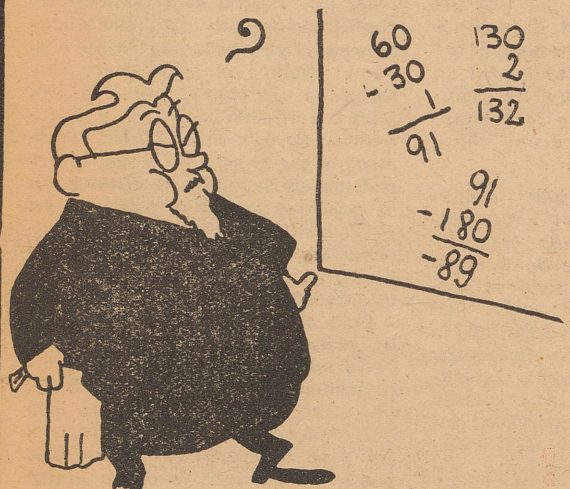
cet homme au front soucieux s'amuse-t-il, avec ses ciseaux, à des découpages ?..



cet homme accablé, avec son pot de colle, essaye-t-il de recoller des morceaux ?



cet homme inquiet, avec son pendule, voudrait-il retrouver un trésor perdu ?..



cet homme préoccupé, alignant les chiffres, fait-il de hautes mathématiques ?..



cet homme, avec sa baguette de sourcier, recherche-t-il une source d'inspiration ?

QUI EST  
CET HOMME ?  
QUE CHERCHE  
-T-IL ?..



cet homme s'appelle Popaul. Il est S.F.I.O. et il cherche simplement une majorité...

**S**TINKY Newmann sera puni.  
Nous ne voulons plus de « Stinky » Newmann chez nous.

Car...

...Mais commençons par le commencement :

Dès son plus jeune âge, dès sa naissance pourrait-on dire, « Stinky » Newmann avait manifesté les plus pernicieux instincts.

Sournoisement, il vint au monde avec des cheveux rouges.

A quatre ans, montrant de précoces dispositions pour le vice, il était couvert de taches de rousseur.

Vers sept ans et demi, au grand désespoir de son entourage, le petit hypocrite s'arrangea pour attraper la rougeole.

Plus tard, sous un fallacieux prétexte de timidité, il rougissait chaque fois qu'il rencontrait une jeune fille (nous insistons particulièrement sur ce détail qui prouvera, mieux que tout autre, l'abjection de cette âme gangrenée).

Ainsi, protégé par nos lois libérales, tel le vibrion subtil dans une culture microbienne, grandissait « Stinky » Newmann. Notre démocratie réchauffait un serpent dans son sein...

Mais continuons.

La perversité de « Stinky » Newmann ne faisait que croître. Son audace aussi. Ne raconte-t-on pas qu'il réussit à passer ses examens à l'Université de Pennsylvanie en rédigeant toutes ses copies avec de l'encre rouge ? Les touches de la machine à écrire se bloquent d'elles-mêmes plutôt que d'imprimer de pareilles horreurs...

☆

Or « Stinky » Newmann est vivant.

Mieux que cela : *il est en liberté !*

Avec un cynisme innommable, il a épousé une rousse.

Le hors-d'œuvre qu'il préfère, c'est la salade de choux rouges.

Il dissimule dans son frigidaire trois bouteilles de vin rouge (français).

Il élève des poissons rouges dans l'aquarium de son salon.

Détail scabreux : d'un caractère emporté, « Stinky » Newmann voit rouge pour un oui et pour un non.

Faut-il encore d'autres preuves ? Celles-ci suffisent : elles démontrent péremptoirement que « Stinky » Newmann, personnage d'une immoralité flagrante, est un communiste.

☆

« Stinky » Newmann (une enquête le révéla) possédait aussi, dans son armoire, une cravate rouge. Il tombait donc sous le coup des lois fédérales. La commission des « Activités anti-américaines » s'occupa activement de « Stinky » Newmann. On n'entendit plus jamais parler de lui.

Le pays respira et put enfin songer à l'aide qu'il entendait apporter à l'Europe agonisante.

S O R O

IMPRIMERIE  
EN FRANCE  
« N.M.P.T. »